

CONCOURS D'INTERNAT DES HÔPITAUX DE PARIS, (1963 - 1965)

En octobre 1963, je n'avais toujours pas trouvé la branche dans laquelle j'aurais pu m'investir. Je m'inscrivis en médecine du travail pour bénéficier du statut universitaire, de la sécurité sociale étudiante et mon sursis militaire. J'étais décidé à travailler sérieusement l'internat. Je disposais encore d'un concours, avant mon départ pour l'armée inéluctable en mai 1965. Un an de préparation, c'était court, mais j'avais l'expérience de la médecine et une totale liberté pour travailler à ma main, dans une petite chambre de la rue du Pré-aux-Clercs, à cent mètres de chez ma fiancée ¹⁴.



Je m'inscrivis à la conférence de Jean-Paul Clot, un chirurgien brillant élève de Cordier, de loin le plus coté. Je fus moins heureux avec le conférencier de médecine, mais j'avais appris l'année précédente de Claude Jacquillat que le meilleur dossier était celui de Perelman. Certains noms

14. Au pied de l'immeuble se trouvait l'entrée du Quod Libet, cabaret de Francis Claude, l'une des idoles de ma mère qui ne le ratait jamais sur France Inter. Marié avec Michèle Arnaud, son odyssée germanopratine est indissociable de l'ascension du Léo Ferré d'avant Eddy Barclay.

sont mythiques. Il y eut Brizon et Castaing en anatomie, utilisés encore aujourd'hui par certains corps de métier. Combien d'étudiants ne doivent-ils pas à Roger Perelman, pédiatre omniscient miraculé d'Auschwitz, leur réussite à l'externat puis à l'internat ? Son dossier alliait la science avec la pédagogie, avec l'ordonnancement d'un jardin à la française.

Dès la première conférence, je sus que c'était gagné. Je serais interne des hôpitaux de Paris. J'avais l'esprit clair, la mémoire intelligente et, pour la première fois de ma vie, le sens de la course de fond. Ma vie s'organisa tout naturellement. Le matin à l'hôpital, sans défaillir. Cinq heures de travail sur dossiers tous les après-midi, dimanche compris. Jamais de travail après dîner, sauf deux fois par semaine pour les conférences et les sous-colles. Une séance de cinéma tous les samedis après-midi et quelques moments tendres, éparés dans la semaine.

Il fallait apprendre des questions : j'en refaisais tous les plans. Il fallait prendre la mesure du temps de rédaction et acquérir le style *ad hoc* : j'écrivis dix fois chacune toutes les questions du programme dans les conditions du concours, avec ma montre pour avoir la notion précise de l'heure. Combien de collègues n'ont-ils pas gardé un souvenir détestable de la préparation des concours d'internat ? Je n'en avais pas préparé assez pour être blasé. J'avais beaucoup trop accumulé de connaissances durant mes études pour sombrer dans le piège du conformisme qui guette le candidat sans culture. L'internat de l'époque ne prédisposait pas à la recherche de la toute dernière nouveauté. Tout en évitant de méconnaître les avancées consacrées, il ne fallait pas choquer un jury qui n'était pas toujours au courant des exclusivités à la mode dans les services de pointe ou qui pouvait ne pas partager certains enthousiasmes. D'où l'importance du conférencier, d'où

l'importance du dossier, d'où l'importance des camarades de sous-colle, d'où l'importance du rodage des questions. Nous étions tous informés de la façon dont avaient été conçues les grilles de correction de la question « hépatite virale » posée à deux concours séparés de cinq ans seulement; dans le plus ancien, il fallait traiter par corticothérapie et repos absolu; dans le plus récent, s'abstenir de toute thérapeutique, les enquêtes américaines sur les G.I.s basés en Corée ¹⁵ étant passées par là.

Mais n'anticipons pas, nous ne sommes encore qu'en automne 1963. La secrétaire de Maurice Deparis me convoqua pour me faire connaître le verdict du patron. Il y avait toujours le fichier en bois verni. Tout en cherchant ma fiche, procédure qui n'en finissait pas de durer, elle glosait sur le nombre de candidats, les difficultés de la sélection, le désagrément qu'elle avait d'annoncer le rejet de la plupart des impétrants... « *Tiens, M Deparis vous a retenu!* », finit-elle par constater, sans pouvoir masquer son étonnement. J'avais été nommé à l'externat il y avait si peu de temps! Je passai un excellent semestre à Bicêtre. Deparis était un bon-papa ressemblant à un curé de campagne rougeaud, célibataire endurci, peut être amateur de petites filles laissait sous-entendre une grande fresque murale de la salle de garde. Il vivait dans son service, par et pour son service et ses malades. C'était un clinicien hors pair. Je fus heureux de quitter la chirurgie pour un endroit où l'on ne criait pas. Nous étions trois externes dans la salle dirigée par son assistant le docteur Cler. « *Tu ne seras pas nommé à l'internat à ton premier concours* », me dit l'un d'eux péremptoirement et en zozotant un peu. Bigeard resterait colonel toute sa vie!

15. Les Américains avaient mené une enquête thérapeutique en double aveugle, scientifiquement et statistiquement concluante.

Mi-stoïque, mi-sceptique, j'avais appris à encaisser sans rien dire ni faire paraître. Ah! Le flegme anglo-saxon! Je l'avais si longtemps envié, je passais du côté insensible, froid, sérieux comme un prêtre! L'année passa pourtant comme dans un rêve.

Je me mariaï le 1er juin 1964 à la Mairie du VII^e arrondissement, le lendemain à l'Église Saint-Thomas d'Aquin¹⁶. Ma belle-mère nous avait prévenus, elle n'aurait pas assisté à la cérémonie, si elle avait été fixée en mai, le mois de Marie toujours vierge.



J'offris une nuit de noces à mon épouse dans une jolie auberge de La Varennes-Jarcy, fort habituée à accueillir les couples, réguliers ou non; il y avait même un bidet¹⁷ dans la salle-de-bain. Il n'était pas question de voyager sans Monique, nous la récupérâmes à la gare de Provins. Nous fîmes un grand périple dans la R4 paternelle, à travers la Suisse, avec une étape à Vaduz au Lichtenstein, l'Autriche et la Yougoslavie jusqu'à Kotor, dans le Monténégro.

16. Jean-Marie Huguenin qui d'emblée avait adopté ma Parisienne de fiancée comme sa propre nièce était mon témoin, le sien ne pouvait être que Monique Bonnet.

17. Je suis un incondtionnel du bidet dans les salles-de-bain plutôt que dans les WC.

Le Club Méditerranée offrait une troisième semaine gratuite si l'on partait en juin, vers la petite île privée d'un superbe fjord où il avait bâti un village de tentes de bon confort pour l'époque. On faisait rarement un voyage de noces au Club, mais les GMs commençaient à vieillir et y venir en famille, surtout de Belgique! La qualité des routes tenait des chemins de ferme de ma Bretagne natale. Nous rentrerons par Mostar et son pont turc, Sarajevo et son cimetière musulman, Jajce, ville historique qui puait le soufre, Banja Luka et son minaret le plus septentrional de l'ouest de l'ex-empire turc, Ljubljana et Vérone, hommage des amoureux à Roméo et Juliette, à défaut de stopper à Venise.



Ma belle-mère nous avait trouvé un vaste studio, rue Clavel, dans le dix-neuvième arrondissement, dont le loyer mensuel se montait à 500 nouveaux francs, soit la moitié du salaire de mon épouse. Nous y aurons très chaud pendant l'été, mais nous étions proches de nos amis Huguenin, toujours mes meilleurs supporters. Par contre, le parcours était épuisant pour ma femme qui avait muté chez Hamburger et son adjoint Crosnier, afin de bénéficier des horaires spécialement aménagés pour assurer les soins exigeants à la chambre stérile de la greffe du rein.



Marcel Aussannaire fut fidèle à sa promesse et m'accueillit à Saint-Vincent-de-Paul pour que j'y poursuive mon idée pédiatrique, au cas où... J'y retrouvai Maryvonne Lemée et fis la connaissance d'un jeune externe particulièrement actif et astucieux qui nous émerveilla en débrouillant une obscure histoire de nourrissons intoxiqués par les nitrites d'une eau dite de source, embouteillée sans précautions hygiéniques. Le jeune Edouard Zarifian deviendra un célèbre psychiatre de l'Université de Caen.

Le jour de l'écrit arriva. La première épreuve traitait de l'anatomie. J'eus à composer sur le nerf facial intracrânien, question que je n'avais jamais apprise en tant que telle, mais qui appartenait à une région du cou que je connaissais bien. Il y avait un piège à éviter : il fallait choisir entre son rôle sensitif ou moteur ; je savais qu'il n'était que purement moteur, mais je me souvenais aussi de mes hésitations rennaises fatales : dans le doute, je décidai de ne pas me

prononcer ; je ne gagnai pas de point, mais évitai le risque de la note éliminatoire, le zéro fatidique qui saqua nombre des tenants d'un rôle sensitif ou mixte. Cela commençait bien. L'épreuve de physiologie récemment introduite comportait six questions de dix minutes. Cette matière n'était pas mon fort, il n'y avait pas bons dossiers ni de conférenciers vraiment motivés pour l'enseigner. Comme beaucoup de candidats, je l'avais préparée en trois semaines, mais je m'en sortirai honorablement. J'espérais beaucoup de la médecine ; je fis le nez sur la question qui ne m'avait intéressé que médiocrement. L'intitulé sentait le piège puisqu'il fallait traiter la crise d'asthme de l'adulte jeune. Tel l'ancien combattant, je rebats constamment les oreilles de mes élèves avec cette histoire. J'avais fait l'impasse sur cette question trop facile et jugée insortable, comparée avec le tableau de l'asthme chronique du sujet

âgé avec insuffisance respiratoire ouvrant la porte à une infinité de troubles métaboliques. J'avais eu l'occasion de suivre de A à Z l'histoire d'une jeune malade hospitalisée à Bicêtre pour ce type d'accident ; je l'avais accompagnée chez de nombreux spécialistes d'organes ; ma copie fut la transcription formelle de mon observation d'externe zélé ; j'obtiendrai là ma meilleure note. La question de chirurgie traitait de la tuberculose rénale, maladie qui ne me posait pas de problème car l'interne de Jacques Cukier, un autre très jeune professeur agrégé d'urologie de Necker fiancé à Françoise Hêmeury, une amie d'externat, nous avait démystifié cette maladie encore fréquente et difficile à traiter ; j'obtiendrai dix sur vingt, note plus qu'honorable quand on connaît la sévérité implacable des chirurgiens¹⁸, usuellement moins nuancés que les médecins. Au sortir du bâtiment de la rue de l'Abbé de l'Epée, je ne m'imaginais pas ne pas être admissible à l'oral.

L'oral de l'internat des Hôpitaux de Paris ! Terreur des terreurs ! Quelques années auparavant, il se passait encore dans le petit amphithéâtre Lavoisier de la Clinique Urologique de l'hôpital Necker, construit par Eiffel pour Félix Guyon, aujourd'hui détruit. Joseph Gastard nous racontait qu'à son époque, l'oral se passait en col dur. Les notes de l'écrit étaient connues du jury. Les jeux étaient faits d'avance en trois catégories : les fils de patron nommés les premiers, les élèves directs des membres du jury nommés en second et enfin le combat des outsiders qui n'étaient qu'eux-mêmes et qui seraient descendus à la moindre erreur ou, à défaut, seraient nommés après

18. « 1964. Je passe l'écrit de l'internat. Denys Pellerin est membre du jury de chirurgie. Je préviens mes copains de sous-colle que nous ne manquerons pas d'avoir une question d'urologie s'il y en a une l'urne, tant il en est féru. J'aurais un note honorable sur tuberculose rénale laissant ainsi supposer que sa grille était couvelairienne : « *UIV effectuée sans compression après dosage de l'urée et test à l'iode* », comme on déclinait bêtement à l'époque pour éviter la note éliminatoire, cystoscopie *a minima* et attention aux sténose urétérales sous antibiochimiothérapie spécifique. » L'Internat de Paris, *op.cit.*

délibération au couteau du jury en fonction du quota des places encore disponibles. La soutenance de l'oral était publique ; le passage des outsiders faisait le spectacle des gradins pour initiés et femmes du monde. En 1964, certaines réformes avaient eu lieu et les jeux étaient plus ouverts dans la mesure où l'anonymat des notes d'écrit n'était plus levé. Le jury déterminera une sorte de point de nomination relativement peu flottant, au-dessus duquel on serait probablement nommé et au-dessous duquel on était quasi-certain d'être collé. Le point n'était pas coupé pour les derniers candidats *ex æquo*. L'oral se passait dans l'amphithéâtre nouvellement construit dans la Clinique des Maladies Infantiles Robert Debré, alors dirigée par Jean Cathala qui en était l'élégante antithèse. La mode du col dur était passée, mais le costume deux-pièces strict avec chemise blanche et cravate sobre était recommandé. Perelman disait à ses élèves : « *On a toujours le droit de faire rire un jury; il vous en saura rarement gré* ». Nul n'avait vraiment le cœur à faire le pitre, même si l'humour arrivait à percer dans nos réflexions à voix haute destinées à déstabiliser nos concurrents et parfois néanmoins amis.

Le concours 1964 avait une particulière importance pour qui s'intéresse à l'histoire bicentenaire de l'Internat de Paris. Le prochain concours verrait le programme de physiologie étoffé et serait l'objet d'une question rédactionnelle unique à traiter en une heure, avec un coefficient de cotation nettement supérieur à celui de l'anatomie dont l'importance irait décroissant. Les nombreux quatrième et cinquième concours étaient dans les transes ; à tort ou à raison, nous conjecturons sur la rumeur selon laquelle le jury les nommerait en priorité pour éviter leur hécatombe l'année suivante. Sinon, rien n'avait vraiment changé.

L'oral était toujours public. Les trois catégories de

candidats étaient plus que jamais représentées. On passait toujours par paquets de dix après avoir été tiré au sort au cours de chaque séance. Les questions de médecine et de chirurgie duraient toujours cinq minutes chacune et étaient cotées de façon égale. On préparait pendant dix minutes avant de se trouver assis devant un jury de dix médecins des hôpitaux, cinq en médecine, cinq en chirurgie et spécialités chirurgicales (ORL, ophtalmologie, gynécologie-obstétrique...); une énorme pendule spécialement préparée pour l'internat fixait obsessionnellement le visage du candidat assis à un mètre ou deux pour être sûr d'être lisible. Le Président du jury était son doyen d'âge. La préparation de l'oral, fatalement plus courte, était donc plus cauchemardesque que celle de l'écrit, alors que le programme était deux fois plus gros.

J'étais admissible à l'oral, mais, pour ne pas être tombé sur le top de mes questions à l'écrit, je me doutais que je ne disposais pas d'un nombre faramineux de points d'avance. Il fallait se défoncer pour faire un oral de haute qualité, mais je n'avais que quelques semaines pour le préparer. Et j'étais toujours inhibé quand il fallait parler en public. J'appris la nouvelle de mon admissibilité au second patron chez qui j'avais été recommandé par Gastard pour effectuer mon dernier semestre avant mon départ à l'armée, Jean-Jacques Bernier, qui ne souffla mot. Jean-Paul Clot fut génial. Il emmena sa conférence dans un amphithéâtre de l'hôpital Broca, lui aussi détruit depuis, de la même architecture que celui de Necker, Eiffel en moins. Il mit un pseudo-jury à son pied et nous passions à tour de rôle pour dégueuler nos questions. Je m'améliorai rapidement, mais ce n'était pas parfait. Je remis en route le réveil de cuisine et recommençai à mouliner à longueur de journées et de soirées mes questions sous forme de topos de cinq minutes, seul devant mon miroir ou en sous-colle,

car il ne fallait plus perdre une seule minute.

Nous étions tous sur les dents : le jury fut tiré assez tard, juste avant les fêtes de fin d'année, alors que l'oral devait commencer au début janvier. Sa composition surprit. Il n'y avait pratiquement pas de vedettes, ces poids lourds du mandarinat éléphantesque qui charriaient tant d'élèves externes. Trouver un candidat qui avait un patron direct dans ce jury de liquidation était chose déjà rare. Mon copain écumeur de grandes maisons n'en avait aucun et rejoignait le clan des dépités. Moi, l'innocent, j'en tirai deux : les chirurgiens Jean Bienaymé et Bernard Pertuiset¹⁹, le neurochir', celui-là même à qui j'avais failli rendre ma place ! Le pédiatre Jean Rey était aussi dans le jury, mais en il était le benjamin et, s'il était l'ami de ma femme, je n'avais pas été son élève. Il me fallait bien cela. Nous étions plus de cinq cents admissibles, soit deux fois et demie le nombre de places fixé cette année-là à deux cent vingt.

Nous fûmes divisés en trois tiers. Je fus tiré dans le premier, ce qui réduisait à un très bas minimum le temps qui me restait pour la révision du programme. Nous devons nous rendre deux ou trois fois par jour dans l'amphithéâtre Robert Debré, sans un manque, pour un nouveau tirage au sort de la turne des douze élus qui descendraient immédiatement les gradins pour se retrouver dans une prison étanche, attendant leurs tours respectifs dans l'ordre de leur appel. Ils seraient alors introduits par un appariteur incorruptible dans une autre

19. « Je lui rendis la visite usuelle à son bureau de La Pitié. Il était assis, bien calé dans son fauteuil, sévère et froid comme d'habitude. Il tendit vers moi un membre supérieur droit comme une flèche. Ma main a la puissance d'une broyeuse qui n'a jamais trouvé plus fort qu'elle. La sienne était musculeuse, souple et chaude, comme celle que l'on attend d'un pianiste ou d'un potier; elle résista en s'adaptant sans effort ni souffrance en l'apparence. Sa parole fut brève : « *Je me souviens très bien de vous...* ». Point final dans mon souvenir. » L'Internat de Paris, *op.cit.*

pièce également étanche, pour prendre connaissance des deux questions et les préparer pour les présenter de préférence sans lire de notes en fixant dans les yeux le président d'un jury impassible et a priori hostile.

Je crois me rappeler avoir été tiré à la quinzième turne, programmée après l'heure du dîner et dans les derniers de la liste de passage. Mon copain de sous-colle, Philippe Raux, faisait partie du même paquet et passera avant moi, diminuant d'autant mes chances d'outsider protégé par mes deux patrons encore tendres pour être puissants; lui, bien sûr, avait la même angoisse que moi car il n'avait pas de patron direct. Quant à Jean Rey, il avait un poulain qu'il défendrait à mes dépens. Normalement, c'était à Raux ou moi d'être éliminé, car il n'y avait pas plus de deux candidats par turne qui obtenaient le point ou au-dessus; pire, sa femme Marie-Charles, une brillante fille de chirurgien, passerait aussi le même oral dans une turne du second tiers. Le cauchemar rennais se reproduirait-il une fois encore, balayant mes certitudes comme un cyclone tropical? C'est peu dire que j'étais nerveux, mais je me maîtrisais bien mieux, au point que je ne tressaillirai pas quand je descendis les gradins sous les sifflets de quelques-uns, sans doute jaloux de mon admissibilité. Je tirai « cancer du pancréas » que je n'avais jamais sérieusement travaillé pour l'oral et « plaie du cœur » qui était l'une de mes bêtes noires. Alors que J-J Bernier était un spécialiste du pancréas et que j'avais vu beaucoup de cas de cancers chez lui, je ne voyais que le début et la fin du contenu de la question que j'aurais dû normalement débiter sans effort²⁰. Quant à l'autre question, je savais que j'avais un mauvais plan pour traiter

20. Si un jour j'apprends que je suis porteur d'un cancer du pancréas, j'aurai la tentation de penser que c'était une confirmation que le destin d'une personne est inscrit très tôt dans ses gènes. Aujourd'hui diabétique de type 2 insulino-dépendant, je ne présente aucun signe évocateur de cette épouvantable maladie. Voir De l'Ulcère Cérébral chez Librinova.com

une forme à coup sûr mortelle pour le candidat que j'étais. Je fis deux merdes, mais je les déclamai bien. J'appliquai en cela ce que Clot m'avait appris : ne pas se démonter, quoi qu'il arrive et tenir dix minutes, pas plus, pas moins et sans ânonner ses notes. Mes patrons firent le reste²¹. Je sais qu'ils eurent beaucoup de mal à me défendre, mais j'avais très bien travaillé chez eux et ils s'en souvenaient. Ils n'avaient pas d'autres élèves à défendre et ils avaient vu déjà trop de magouilles scandaleuses pour me laisser tomber. Ils obtinrent que j'aie le point, c'est-à-dire 22/30. Raux avait une meilleure note et le jury souhaitait nommer le mari avant la femme; le candidat de Rey n'avait pas fait le poids. A charge à nous deux d'avoir de bonnes notes à l'écrit; en ce qui me concernait, le pronostic était encore douteux. Bienaymé était content de lui. Pertuiset me toisa et me tendit sa main charnue, en me cinglant d'un sarcastique « *J'espère que vous êtes content ?* ». Le pugilat avait dû être très rude.

L'oral se déroula sur deux bons mois. Je retournai vivre mes derniers mois d'externe à Saint-Lazare. Je ne voyais pratiquement jamais Bernier. J'avais été le seul à avoir réservé une place chez lui, ce qui aurait dû me valoir la meilleure des salles, justement celle où l'on soignait le pancréas, mais j'étais aussi l'un des plus « jeunes ». Je professai, dans la solitude, l'art de la gériatrie dans une salle commune de femmes hors d'âge, sous les combles. J'aimais toujours cette médecine et je m'entendais très bien avec l'infirmière non moins livrée à elle-même, ravie d'avoir pour une fois un médecin qui s'intéressait à ses malades.

21. Admissible, je me présente à Denys Pellerin et, à mon grand étonnement, il me serre la main chaleureusement. J'appartiens, m'apprend-il, au groupe de ses élèves qu'il soutient, notamment auprès de mon maître Bernard Pertuiset qui, avec Jean Bienaymé, est mon patron direct dans le jury d'oral. Je serai reçu avant-dernier grâce au point non coupé, grâce au soutien méritoire de ces deux derniers tant ils eurent du mal à défendre ma prestation foireuse, vraie contre-performance même pour un 1er concours.

Quand il faisait beau, on ouvrait les fenêtres et un vol de moineaux venait picorer sur les tables et sous les lits les reliefs des festins des vieilles émues par ces piafs qui leur témoignaient un peu de sentiments. Enfin, il y avait cette scène du matin, quand j'arrivais et que je croisais le défilé fascinant des prostituées de la rue Saint-Denis, libérée le matin après avoir été bouclées durant la nuit à l'infirmierie du dépôt après la rafle commandée par la loi Marthe Richard, quand on avait fini de décharger les camions de fruits et légumes aux Halles, comme dans Irma la Douce. La plupart étaient belles comme sur la couverture des polars du Fleuve Noir.

Une nuit où j'étais de garde, je fus appelé par une urgence dans cette infirmierie et sa grille de prison fermée sous triples verrous qu'une geôlière moustachue d'anthologie m'ouvrit pour que je me trouve soudain dans une atmosphère de série noire. Une trentaine de prostituées se tenaient, qui debout, qui assises, dans une atmosphère enfumée à couper au couteau sous une lumière violente et froide, dans les positions de leurs exercices de drague préférés, comme je les apercevais furtivement dans les escaliers des hôtels de passe des Halles, quand j'allais de Saint-Lazare ou de Lariboisière vers la Rive gauche, en pensant à l'un de mes aïeux qui se serait pâmé pour elles. L'une d'elles gémissait de façon trop dramatique pour être crédible; aujourd'hui, j'aurais sans doute signé son bon de transfert un service hospitalier; j'étais très rigide sur les principes à l'époque.

Vint enfin le jour des résultats définitifs du concours. Je serais mort sans doute si j'avais dû attendre, comme la plupart des autres, l'appel de mon nom dans l'amphithéâtre Debré. Il n'était toujours pas sorti lorsque le président arriva au deux cent vingtième nommé. En fait je savais par Bienaymé que j'avais été nommé tout juste. Le point

n'ayant pas été coupé, j'étais le deux cent trente-quatrième, c'est-à-dire l'avant-dernier miraculé. Philippe Raux était lui aussi nommé, il avait fait un bon oral. Par contre, sa femme avait été sacrifiée, ce qui m'attrista tant je l'avais trouvée brillante en sous-colle. Le jury fut mis à rude épreuve. Il avait dû beaucoup truander. Le doyen d'âge et président Élie Azerad, un diabétologue de Beaujon, resta digne, droit et impavide, seul à affronter un déluge de projectiles divers pour la plupart achetés chez l'épiciers du coin.

J'allais avoir vingt-sept ans. J'étais interne des hôpitaux de Paris, le titre français le plus prestigieux. J'avais rattrapé sinon dépassé la plupart des Rennais qui, nombreux, avant moi, avaient passé le concours de l'externat. Mon honneur était sauf et mon père pouvait relever la tête. Je pourrais maintenant ajouter l'orgueil à l'humilité. J'accompagnai mon père à une réunion d'enseignement post-universitaire à Rennes sur le rhumatisme articulaire aigu prononcé par un professeur de médecine rapatrié d'Algérie. Nous étions fiers l'un de l'autre et il fallait qu'on le sut. Je l'épatais en évoquant le problème que posait alors le phénomène de rebond lors de l'arrêt de la corticothérapie surrénalienne usuellement prescrite dont l'orateur n'avait pas traité le risque dans son exposé.

J'offris le plaisir d'une visite à mes amis Péron à l'hôpital Pontchaillou. JJ Sambron me félicita chaudement avec un « *Mon vieux Zean, tu leur as montré ce que tu valais!* ». Gastard s'inclina devant ce nouveau collègue « *premier concours, chapeau!* ». Je me dispenserai d'une visite aux autres rennais mais je jouis une seconde fois lorsque l'un des remplaçants de mon père me fit part de son étonnement : « *On ne comprend pas comment tu as fait, toi qui n'as même pas été externe de Rennes! Interne des hôpitaux de Paris!* ».

Je fus stupéfait par la réaction de Jean-Jacques Bernier quand je lui fis par de ma nomination. Il était d'un naturel peu expansif et m'avait réservé un accueil de poisson congelé quand je lui avais appris mon admissibilité. Là, il explosa de joie et se confondit en félicitations. Il faut dire qu'il n'avait pas d'autres élèves nommés dans cette promotion. Mais, en fait, il m'avait « surveillé » pendant les cinq mois précédents. Il avait spécialement apprécié la qualité des soins que j'avais dispensés chez ses « petits-vieux » dont il semblait ne même pas savoir qu'ils existaient. Surtout, il avait une très grande considération pour la qualité de mes observations. Il me fit part de son désir de me récupérer comme interne puis comme chef de clinique, ce qui me flatta en m'honorant. Il rédigea une lettre me recommandant pour une quatrième année d'internat auprès du pape de la gastro-entérologie, Charles Debray, titulaire de la Chaire à l'hôpital Bichat ; lequel me répondit en me réservant la place pour... 1972 !

Je fis mes adieux à l'externat, alors que, ironie du sort, les postes allaient être totalement et définitivement mis au choix à l'ancienneté et au rang de classement²². Je n'avais que le regret de n'avoir pas pu effectuer de stage chez Fred Siguier, l'un des plus grands internistes du siècle dont le service m'aurait été enfin accessible. Je savais aussi que je resterais totalement nul en gynéco-obstétrique pour le restant de mes jours. L'externat, probablement parce qu'il fut court, reste encore aujourd'hui le meilleur souvenir de ma vie médicale²³. La prise de l'observation restera

22. Enorme déception de mon dernier interne chez Bernier qui avait un « internat royal » qu'il pensait ne jamais réaliser avec ce choix.

23. Merci à Jacques Poirier, médecin neurologue et neuropathologiste, ancien externe puis ancien interne des hôpitaux de Paris, professeur honoraire à la Faculté de médecine Pitié-Salpêtrière et ancien chef de service à l'hôpital de la Salpêtrière, auteur de nombreux ouvrages et articles d'histoire de la médecine qui m'a adressé ce message : **De :** "poirierpaulin@..." <poirierpaulin@...> **Objet :** Livre sur l'externat 3.1.2012 **Date :** 3 janvier 2012 16 :30 :56 HNECA : moreaujfma@... Cher Collègue et Ami, Tout d'abord, je vous souhaite

mon archétype de la satisfaction intellectuelle. Jamais je ne connaîtrai mes malades aussi à fond. Oui! J'avais eu raison de m'acharner à refuser l'impasse sur cette étape fondamentale de la formation médicale.

Oui! Je militerai en faveur de l'externat pour tous les étudiants en médecine, par le biais d'un classement calculé sur les notes des examens terminaux des deux premières années du cursus régulier à la Faculté. Oui! Je chérirai toujours mes externes... Enfin j'essayerai. Non! Je n'excuserai jamais ceux et celles qui exerceront cette fonction par-dessus la jambe, comme j'en ai, hélas, trop vu. J'ai regretté la désinvolture de nombreux étudiants vis-à-vis de leur présence au lit du malade comme j'ai déploré le laxisme de nombreux patrons et chefs de clinique à leur égard.

Ma réussite à l'internat ne masquait pas mon problème d'avenir. Je ne savais toujours pas quoi faire. Mon dernier chef de clinique, chez Bernier, après m'avoir entendu énumérer toutes les spécialités qui pourraient m'attirer, dont l'anatomie pathologique, résuma parfaitement mon état d'esprit : « *Somme toute, tu ne sais pas ce que tu veux!* ». On ne pouvait mieux l'exprimer et ce, d'autant plus, que revenait en moi l'envie d'effectuer une expérience

une très bonne année 2012. Ensuite, je voudrais mettre à profit vos profondes connaissances de l'AP pour vous demander si vous savez ce que c'est que cette "petite pelote garnie d'épingles roses ou violettes, faisant de loin l'effet d'un bouquet, pendue à la boutonnière des externes", dont parlent plusieurs sources au XIXe siècle, sans autre explication. Mon livre sur l'externat avance et je pense le terminer sur cette citation de vous : " *Ily a fort à parier que beaucoup de collègues, anciens internes ou anciens externes des hôpitaux de Paris partagent le sentiment exprimé par le professeur Jean-François Moreau : « Je n'hésite pas à dire que ma vie d'externe des hôpitaux fut la période la plus heureuse de ma vie médicale. Jamais je n'ai été aussi proche de mes malades, jamais je n'ai eu autant de plaisir à étudier que celui que m'a procuré la préparation tardive, mais décomplexée, du concours de l'internat. J'ai été partisan de la disparition du concours de l'externat car je crois qu'il n'est pas possible d'être un bon médecin si on n'est pas formé tôt à l'hôpital avec des fonctions rémunérées. »* [1] [1] MOREAU JF. *Mémoires linéaires*, vol.1, 1.5.2005, p.53 (communication personnelle). Merci d'avance Amitiés Jacques Poirier « Après avoir échoué trois fois à l'externat de Rennes, Jean-François Moreau est reçu à l'externat de Paris. Bien que nommé par la suite à l'internat, puis devenu professeur des universités – praticien hospitalier chef de service, il reste très attaché à l'externat. »

américaine. Bernier me rendit service en me mettant en garde sur le risque de me retrouver résident dans un « charity hospital » au fin-fonds du Far-West. Il était prêt à me pistonner pour un stage chez son amie, Sheila Sherlock, une autorité mondiale de l'hépatologie qui était professeur à Londres.

Le service militaire m'attendait comme une année sabbatique de seize mois²⁴. Juste avant de partir pour Vincennes, j'obtins un rendez-vous avec le doyen Gaston Cordier qui me reçut dans son vaste bureau de l'Ancienne Fac', à l'angle du boulevard Saint-Germain et de la rue de l'Ecole de Médecine, qui sera aux premières loges lors des barricades de 68. L'homme m'apparut extrêmement las mais me restait favorablement attentionné. S'enquérant de mon futur, je lui mentionnai ma vague intention de dériver vers la gastroentérologie. Il n'avait jamais entendu parler de Jean-Jacques Bernier. Nous nous quittâmes sur un encourageant « *On essayera de t'aider* ». Il n'en aura pas le temps. Quelques semaines plus tard, il décéda dans sa résidence secondaire de Corse²⁵. Je correspondrai sporadiquement avec ma marraine, devenue propriétaire d'un hôtel à Ajaccio, mais ne la reverrai jamais. La question allait être repoussée aux calendes grecques. Je le regrette aujourd'hui, me souvenant de la gentillesse de leur accueil quand j'avais été leur hôte à la Noël 1954. Ce couple n'avait jamais eu d'enfant. Ma mère leur avait été une amie

24. Il était hors de question de me faire réformer. En principe, deux frères n'étaient pas censés faire leur service militaire en même temps. Mon frère ne fit rien pour se faire réformer. Je pus le pistonner pour lui faire éviter une affectation exotique car, antimilitariste, il voulait rester proche de sa fiancée, qu'il avait rencontrée à la Fac' de droit de Rennes. Il fut affecté dans un régiment du Train des équipages localisé dans le Poitou.

25. J'ai eu l'occasion privilégiée d'interviewer il y a une dizaine d'années le regretté professeur Marcel Roux dans le cadre d'une recherche sur l'histoire du CHU Necker-Enfants Malades qu'il avait illustrée en dirigeant la Clinique de chirurgie de l'Hôpital Vaugirard. Corse dans l'origine et dans l'âme, il avait eu pour voisin son collègue et ami, le doyen Gaston Cordier. Ce fut lui qui le découvrit au petit matin de son décès qui relevait d'un suicide indiscutable et indiscuté.

précieuse et elle avait été invitée à la leçon inaugurale de Gaston. Je n'avais pas saisi qu'ils auraient été heureux de me faire bénéficier de leur affection « parentale » en quête d'investissement, dirait-on aujourd'hui²⁶. « *P'tit con de la première averse...* » est conduit à penser le vieux con des neiges d'antan avec le recul d'un demi-siècle d'actions et de réflexions !



26. En 2015, j'en suis convaincu. Je savais par ma mère pourquoi les Cordier n'avaient pas eu d'enfants et n'en auraient jamais. Mon collègue et ami, Philippe Campez, urologue de Roger Couvelaire puis de Bertrand Dufour à l'hôpital Necker, très proches des Cordier, finement me le laissa penser. Il m'apprit que Gaston et Antoinette reposaient au cimetière de Pacy-sur-Eure dans une tombe sur laquelle j'irai un jour ou l'autre m'incliner.

5.2

INTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS, FUTUR RADIOLOGUE ? (1967 - 1968)

« Je (Hourtoulle) ne savais pas que je verrais plus tard, la décadence désastreuse de cette vertu essentielle : l'examen clinique ». Mais la visite la plus fructueuse est celle que l'on fait en petit comité avec l'interne (...) qui montre comment se pratique l'examen (...) enfin enseigne les petits actes (...) qui longtemps se firent avec la fameuse aiguille à plateau.
Jacques Frossard, Histoire polymorphe de l'Internat des hôpitaux.

« L'année suivante (1897), Antoine Béclère crée à ses frais le premier laboratoire hospitalier de radiologie à l'hôpital Tenon. Et quelques collègues lui reprochent de « déshonorer le corps des hôpitaux en devenant photographe ».
Bénédicte Vergez-Chaignon, Les Internes des Hôpitaux de Paris.

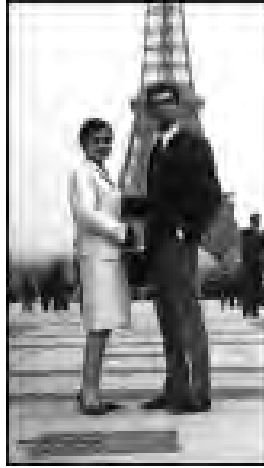
Faites un sondage auprès d'un panel de personnes de tous grades et fonctions, et tous vous répondrons à la question : c'est quoi l'AP pour vous?: L'ASSISTANCE PUBLIQUE, C'EST UNE MÈRE... NOTRE MÈRE À TOUS. Externes, nous l'avions déjà constaté, mais le statut moral de l'interne restait encore au pinacle, beaucoup plus proche de ce qu'il était au début du siècle que de celui d'aujourd'hui. Je m'en étais rendu compte immédiatement, dès la première annonce de ma nomination au concours. L'interne était le fils chéri - beaucoup moins souvent encore la fille - de l'Assistance publique à Paris. Un

chou-chou qu'elle adorait et craignait à la fois. Les deux partenaires en étaient conscients et en jouaient la comédie de la séduction pendant quatre ans, que ne venait pas encore troubler le troisième larron introduit par Robert Debré sous le masque de l'Université. Les chefs de clinique-assistants de Hôpitaux à temps plein étaient encore une rareté, l'Interne était un hospitalier pur, le personnage clé de la permanence des soins à assurer aux malades et de l'enseignement socratique de la médecine. C'était un homme libre, investi de pouvoirs colossaux qui sera l'une des grandes cibles de l'administration technocratique avec l'introduction du concept de la subordination de la médecine à l'économie de la santé. Nous en sentions les prémices, bien anticipés et expliqués par François-Charles Mignon, mais pas encore les effets pervers quotidiens. On dispensait notre art sans compter la dépense. Icelui ami connaissait la philosophie du système socio-politique dans lequel nous allions nous enfermer pour notre vie entière et celle de nos enfants : une gigantesque classe moyenne plus ou moins sociale-démocrate interposée entre une mince couche basale de lumpen-proletariat et une non moins mince couche supérieure vaguement ploutocratique plutôt qu'aristocratique, dans laquelle les internes des hôpitaux, encore peu nombreux et nommés par un concours élitiste, étaient pour le moment insérés. Nous portions tous la blouse et le tablier, ordonnés chez le médecin, volontiers débraillés chez le chirurgien, pas encore la blouse de coiffeur que l'on nous imposera plus tard. L'interne avait sa capote en tissu bleu noir épais et inusable. Par contre l'usage du calot avait disparu depuis la fin de la guerre.

L'Assistance publique avait réformé le système de choix des postes d'interne l'année de ma nomination en 1965. Jusqu'alors, c'était la course en sac identique à celle de

l'externat, pour se faire coopter par des patrons, sur visites et lettres de recommandation. Maintenant, les six premiers semestres étaient attribués par rang d'ancienneté et de classement. Il restait la possibilité de réserver ses deux derniers semestres. Les six autres me posaient un problème lié à mon très mauvais rang de nomination. Le service militaire m'avait donné de l'ancienneté, mais pas suffisamment pour éviter quelques très mauvais postes. Mauvais postes, parce qu'ils n'avaient pas d'intérêt pour moi, et bien évidemment pas parce qu'ils avaient mauvaise réputation. Non pas que j'eusse choisi définitivement ma voie. Deux points étaient acquis : je ne voulais devenir ni chirurgien, ni biologiste. Je voulais exercer une discipline médicale, mais laquelle ? Toutes avaient de leurs attractivités et leurs inconvénients respectifs, rarement concordants. J'éliminai d'emblée la pédiatrie. Monique Bonnet tint absolument à me présenter à son patron, Daniel Alagille, qui était encore l'adjoint de Maurice Lelong à Saint-Vincent-de-Paul avant de partir pour Bicêtre où il deviendra un très grand patron. Elle, comme mon épouse, avait toujours rêvé que je devienne pédiatre. Je fus très clair, il n'en était plus question. Je lui fis part de la honte que j'avais d'avoir été nommé avant-dernier. Non seulement il n'y attacha aucune importance car, pour lui, ayant été nommé à mon premier concours, j'avais réalisé un exploit équivalent à une place de major ! Je lui fis part de l'orientation vers la gastro-entérologie que j'envisageais sérieusement ; il me conseilla alors de faire la totalité de mon internat à Saint-Antoine. Il fit une grimace éloquente quand j'évoquai la radiologie : c'était une spécialité faite pour les médecins paresseux dont le but principal était de devenir riche ! Dès les résultats de l'internat connus, j'avais rencontré Maurice Deparis ; après m'avoir garanti en forme de félicitations que je ne risquais plus de mourir de faim, il

me regarda avec une totale incompréhension quand je lui fis part de mon intérêt pour la gériatrie ¹⁰.



DE LA MÉDECINE INTERNE À LA RADIOLOGIE

La logique du processus d'élimination voulait que je devienne médecin interniste, le praticien qui, réputé tout savoir, peut faire la synthèse des grandes misères de l'humanité souffrante. Cette spécialité existait depuis longtemps dans certains pays européens, germaniques notamment. En 1966, en France, elle n'existait pas. J'assistai en spectateur avec mon ancien conférencier d'internat que j'avais connu chez Deparis, Désiré Quevauvilliers, à une sorte d'assemblée constituante, mais le spectacle des éminents médecins des hôpitaux qui s'efforçaient de la gester ne me donna pas un grand sentiment de solidité. Il fallait attendre et voir. Je remplai au CEA pour six mois.

10. Le seul médecin des hôpitaux de référence en gériatrie était à l'époque le docteur Jean Vignalou, médecin personnel de Georges Pompidou, qui exerçait à l'hôpital de Brévannes comme l'excellent cardiologue, Hatt. C'eut été jouable, si j'avais eu le désir de devenir banlieusard, un choix de vie impensable pour le Montparno que j'étais devenu, et si j'avais eu connaissance du projet du CHU Henri Mondor à Créteil.

Externe, je n'avais pas eu le bonheur de passer chez Fred Siguier, comme avait pu le faire mon ami Patrick Segond nommé à l'internat depuis. Je renverrai à la description qu'en fit Jean-Paul Escande dans un livre qui le rendit célèbre en 1975, qui voudrait en savoir plus long sur une personnalité exceptionnelle de la médecine du vingtième siècle. De son discours, je retins une phrase. À l'instar des internistes allemands, il fallait savoir parfaitement lire les radiographies et éventuellement savoir les faire soi-même. Or, je ne savais rien en radiologie. Par contre, j'en avais une très bonne image. Aux Enfants-Malades, pendant un an, j'avais vu vivre chirurgiens et radiologues ensemble et en harmonie dans le même bâtiment. Jacques Lefebvre avait créé une belle école de radiopédiatrie à laquelle faisait pendant celle d'Henri Fishgold en neuroradiologie à la Pitié. À Bicêtre, Arvay, le radiologue, ne manquait jamais de s'asseoir à côté de Maurice Deparis lors des présentations de malades. Il en alla de même chez Aussannaire, puis chez Bernier qui avaient leurs radiologues privilégiés. La vocation est parfois le choix des autres¹¹. Mon ami Yves Péron, à Rennes, avait décidé de se spécialiser en radiologie.

Je choisis donc de passer mon premier semestre d'internat dans un service de radiologie générale. Pourquoi se compliquer la vie, quand on n'en connaît aucun et que tous les choix sont ouverts? Je pris le service d'un certain Guy Ledoux-Lebard à l'hôpital Cochin, à un quart d'heure de marche de chez moi. Je tombai bien : le patron, dont le nom induisait une contrepèterie de salle de

11. Intérêt anecdotique pour un psychanalyste freudien? Lorsque j'évoque l'idée de devenir radiologue, je ne remonte pas plus loin que ma rencontre fortuite un matin dans une cour de l'Hôtel-Dieu de Rennes avec une externe qui faisait un heureux stage chez le radiologue Biret. Je mon souviens et de son nom, Colette Madiec, et de sa filiation avec son gendarme de père. J'avais beaucoup d'estime pour elle, moi qui n'étais que stagiaire en 1960. Il m'est déjà arrivé par Google de retrouver la trace de personnages connus il y a plus d'un demi-siècle ou que l'on m'y retrouve. Qui sait?

garde, était l'un des très rares patrons radiologistes anciens internes des hôpitaux de Paris. Il venait d'être nommé à la tête d'une chaire, consécration des parcours universitaires au sommet. Lui et son adjoint, Guy Pallardy, étaient débonnaires, timides, savants et cultivés - Ledoux-Lebard était un expert de renom international en mobilier du XVIIIe siècle et conduisait des bolides Alfa-Romeo, Pallardy une Jaguar¹² -, mais quel choc !

Nul n'ignore que les rayons X furent découverts par Wilhelm Röntgen en 1895. Le lendemain de sa découverte tout à fait fortuite, il comprit qu'il pourrait traverser les mystères de l'anatomie humaine et réalisa lui-même la radiographie de la main de sa femme. Ceci se passait à Würzburg, en Bavière. Le dix-neuvième siècle m'a toujours fasciné. Huit jours après

sa communication en allemand à la petite société savante locale, le monde entier était au courant de la découverte qui lui vaudra de recevoir le premier Prix Nobel de physique en 1901. La presse de Chicago, ville en majorité peuplée de germaniques émigrés, en fit état avant celle de Paris !

Une douzaine de semaines après, Félix Guyon, le fondateur de l'urologie, présenta à l'Académie de Médecine le premier cliché d'un calcul rénal réalisé dans son service par un interne nommé Chauvel; James Chappuis, un Centralien, soufflait les tubes de Crookes à la demande et Contremoulins¹³, l'ancien chronophotographe

12. Moi, dégoûté par la gloutonnerie des moteurs gonflés, j'avais échangé la Gordini pour une R8 des plus ordinaires afin d'aller récupérer ma femme et Catherine Bonnet à Berne où elles avaient effectué un stage de formation à la Kinderklinik durant l'hiver 67 sous la férule de « Yolanda ».

13. Patrick Mornet. *Gaston Contremoulins (1869-1950), pionnier visionnaire de la Radiologie*. Les Éditions de l'AIHP. Paris, 2014. J'ai écrit la préface de la biographie de ce génial « radiographe » qui fonda la radiologie à l'hôpital Necker en 1898 et dont la mémoire disparut dès 1935 parce qu'Antoine Béchère et son école voulurent, avec juste raison alors, la stricte médicalisation de la radiologie. Je n'en découvrirai l'existence qu'à l'occasion du Cent-cinquantième de l'Assistance publique à Paris en 1999. DOI : <http://www.jfma.fr/radiologie-necker.html>—

d'Etienne-Jules Marey, tirait la radiographie sur papier... À Paris toujours, exerçait un jeune médecin des hôpitaux qui tenait du génie, Antoine Béchère. Bactériologiste, immunologiste, interniste, il comprit immédiatement tout le parti que l'on pourrait tirer de cette fantastique découverte à partir de la radioscopie. Il fonda à l'hôpital Saint-Antoine l'école française de radiologie, en organisa le premier enseignement et le premier congrès scientifique international en 1900 où s'imposera au monde le terme générique « radiologie¹⁴ ». Alors qu'en Allemagne la médecine interne monopolisera la pratique de la « röntgenologie », la pratique des rayons X s'autonomisera en France comme une spécialité bien affirmée dont l'enseignement universitaire ne fut créé qu'après la dernière guerre. On y réunit toutes les techniques utilisant des ondes diverses – électricité, ultrasons, infrarouges, ondes courtes, magnétisme - et l'on devint électroradiologiste, comme aux Etats-Unis et les Pays Scandinaves.

Béchère et d'autres avaient montré que l'on pouvait non seulement diagnostiquer de nombreuses maladies, mais aussi en traiter certaines. Ainsi naquit la radiothérapie qui inclura la découverte de la radioactivité naturelle par Becquerel et les époux Curie. Le terme curiethérapie consacre l'application médicale de la découverte du radium par Marie Curie, à l'origine de son second Prix Nobel. Vaste programme! Après l'époque des pionniers qui furent de

14. Une phase nationaliste affecta la radiologie médicale internationale au début du XXe siècle. Les Nords-Américains devinrent adeptes de la Roentgenology comme les Allemands. Leur première société savante s'appela American Roentgen Ray Association dont la revue mensuelle s'intitula American Journal of Roentgenology, Electrolgy and Nuclear Medicine jusqu'au début des années 80 où il devint American Journal of Radiology (AJR, yellow journal). Fut-elle taxée d'antisémitisme élitiste? Une institution concurrente se créa dans les années 20 sous le nom de Radiological Society of North America (RSNA) dont la revue mensuelle s'intitula Radiology (grey journal). Cette dernière devint vite la plus puissante, notamment quand elle décida d'organiser son congrès annuel à Chicago dans les années 60. Déjà, en 1970, il était virtuellement plus influent que le quadriennal Congrès international de Radiologie.

très grands cliniciens, les radiologistes (racine latine) ou radiologues (racine grecque) français, comme beaucoup de leurs collègues étrangers, devinrent davantage des physiciens et des techniciens; dérivés de la fonction d'infirmier appliquée à l'électroradiologie médicale, leurs aides s'appelleront manipulateurs (*manip*³) en France dans la lignée de leur ancêtre le plus corporatiste, le photographe de Necker, Gaston Contremoulins, et, dans les pays anglo-saxons, *radiographers* ou *technologists*.

L'élite de la médecine délaissa cette nouvelle discipline qui grandissait vite, exigeait une technologie de plus en plus lourde et engraisait bien ses praticiens, mais les tuait aussi prématurément du fait de l'intensité et de l'effet cumulatif de l'irradiation radique, par abus de radioscopie le plus souvent. Les statistiques démontraient que le risque de leucémie myéloïde était dix fois plus élevé chez les radiologues que chez les autres médecins. Antoine Bécère comme Marie Curie développèrent de très sévères radiodermites et de nécroses des mains et des doigts, par méconnaissance des précautions à prendre pour éviter l'irradiation directe des téguments lors des radioscopies et des poses de radium dans l'utérus. A l'inverse, certains dotaient les radiations ionisantes de pouvoirs magiques; ainsi un radiologiste des hôpitaux qui n'a pas laissé un grand nom dans l'histoire de la radiologie mais vécut très avancé dans le troisième âge, se trouvait-il transformé en se faisant administrer une irradiation matinale de cinq roentgens (5r), unité de compte depuis quarante ans périmée. Durant cette période critique, le flambeau de la radiologie de qualité sera maintenu par l'école de l'hôpital Saint-Antoine avec René Ledoux-Lebard, Porcher et Chérigé, qui développèrent spécialement la radiologie du tube digestif par le sulfate de baryum, improprement appelée baryte. Mais, dans l'ensemble, la

radiologie française sombra dans la médiocrité durant la décennie consécutive à la seconde guerre mondiale, malgré la vitalité de l'industrie représentée par la Compagnie Générale de Radiologie, la CGR des bourgeois boursiers pères de famille, la société Massiot qui sera absorbée par Philips et le Laboratoire Guerbet, producteur des produits iodés. Le radiologue devint le photographe de la médecine. Il délégua le plus souvent la prise des clichés à la manip', examinait les radiographies tirées sur papier, dessinait un calque sur du papier transparent, gribouillait un vague compte-rendu et confiait à son correspondant médecin le soin d'une interprétation qui pourrait convenir au profil du malade.

Le radiologue tenait du roi fainéant et son prestige était au cinquième sous-sol de la hiérarchie hospitalière, un peu plus élevé en clientèle libérale. Ce que j'avais connu aux Enfants-Malades chez Lefebvre et à la Pitié chez Fishgold n'était que l'arbre qui cachait la forêt. Les radiothérapeutes, nécessairement au contact de très grands malades et en prise directe sur la cancérologie, surent mieux se soustraire à cette décadence. La radioactivité artificielle avait été découverte en 1935 par Frédéric et Irène Joliot-Curie, eux aussi nobélisés. L'après-guerre vit naître la médecine nucléaire qui utilisait principalement les radio-isotopes de l'iode et du phosphore, autant pour dépister des maladies par scintigraphie que pour les traiter. Cette dernière s'affranchit tout de suite de la radiologie d'Antoine Béclère pour rejoindre un groupe autonome, celui de la biophysique médicale, spécialement entraîné par Thérèse Planiol et Maurice Tubiana.

La radiologie avait opté pour le développement privé et libéral nettement prépondérant, la plupart des services hospitaliers étant orientés vers le temps partiel. La biophysique et sa fille, la médecine nucléaire, influencées

par les sympathies marxistes des Joliot-Curie, optèrent pour un exercice hospitalier public exclusif, après la validation d'une attestation universitaire spécifique délivrée par le CEA à Orsay. Un antagonisme entre tous ces cousins se développa dans la confusion des années cinquante-soixante¹⁵.

Les guerres militaires ont toujours eu des retombées importantes sur la médecine. La technologie des rayons X fit un bond après la dernière guerre mondiale avec l'application de l'électronique. Depuis l'origine, l'image radioscopique se déroulait sur les écrans au fluor par le phénomène de thermoluminescence. La lumière du jour était l'ennemie. Il fallait s'accoutumer pendant de longues minutes à l'obscurité quasi complète et à la lumière rouge pour pratiquer le radiodiagnostic du tube digestif, la branche noble des examens spéciaux de la radiologie, disputée par les gastro-entérologues qui avaient entre les mains un outil rémunérateur, mais les rendaient juges et parties. Les services de radiologie étaient construits volontiers dans les sous-sols et le radiologue avec son tablier de plomb et ses lunettes rouges de plongeur sous-marin martien faisait partie du folklore. Tout changea avec la radioscopie télévisée autorisée par le couplage avec l'amplificateur de luminance. Les Français, grâce à la CGR et à Massiot-Philips, devinrent les maîtres incontestables de la table télécommandée.

15. Quand je relis en 2015 ces lignes, deux conclusions s'imposent : 1) J'ai décrit là assez fidèlement ce que je savais de l'histoire de la radiologie au bout d'un an d'internat. 2) Il y a dix ans, je n'avais pas encore lancé mon projet d'Académie des Sciences, Arts et Technologies destiné à s'appuyer sur l'histoire approfondie de l'histoire de la radiologie devenue imagerie médicale à Harvard, vers 1975, sous l'influence de Barbara J MacNeil, également pionnière de la *cost-effectiveness* de la santé. Un jour viendra, si je survis jusque-là, où j'écrirai une vraie histoire de MA radiologie qui par la force des choses de la vie est pour bien des aspects, celle des AUTRES. En attendant que ce projet voit le jour, lecteur/trice, n'hésitez pas à consulter mes fichiers et dossiers sur mon site Internet. DOI : <http://www.jfma.fr/histoire-radiologie-imagerie-medicale.html>

Au début des années 50, le Suédois Seldinger inventa une nouvelle technique de l'angiographie qui porte son nom. Par l'intermédiaire d'un petit cathéter souple introduit par ponction de l'artère fémorale au pli de l'aîne, il opacifiait les vaisseaux avec une précision inégalée grâce à des produits de contraste peu agressifs également synthétisés à cette époque. La radiologie vasculaire devenait la sous-discipline reine, dominée par l'école scandinave où se formèrent nombre des vedettes de l'époque. Elles s'appelaient Jean Ecoiffier à Broussais, Claude Hernandez à Bichat, Charles Hélénon à Tenon, Jean Bennet à l'American Hospital de Neuilly, Jean-Daniel Picard à Bicêtre puis à Foch, Gérard Debrun aux Enfants-Malades, Jacques Chalut à Saint-Antoine, Jacques Grellet à la Pitié... Pensez donc ! L'on s'habillait en chirurgien et l'on se faisait courtiser par les plus grands médecins, sauf quand ceux-ci, à l'instar des cardiologues, enlevaient la coronarographie pour la mettre dans leur pré carré, comme ils avaient anschlussé l'hémodynamique cardiaque mise au point par le Prix Nobel André Cournand, un ancien interne des hôpitaux de Paris émigré aux USA. Les titulaires de chaire, les Lefebvre, les Fishgold, les Ledoux-Lebard, à Paris, quelques émules en province, comprirent que la radiologie allait devenir une discipline maîtresse de la médecine, propulsée par la réforme Debré qui créait le plein-temps hospitalier et le couplage hospitalo-universitaire dès le clinicat. Le renouveau ne pouvait passer que par l'internat des hôpitaux, seul susceptible d'apporter un nombre suffisamment grand de jeunes médecins, ayant au départ une culture médicale générale de haut niveau. J'avais gardé en mémoire le tract qu'envoya Alain Laugier à tous les internes de ma promotion pour les inciter à rejoindre une nouvelle race de pionniers de la médecine technologique à travers la radiologie.

Faute d'avoir une idée précise quant au service idéal à prendre, je décidai d'aller au plus près de chez moi, à Cochin. Guy Ledoux-Lebard n'avait pas eu d'interne motivé depuis des années. Je venais dans son service pour apprendre la base du métier, sans avoir l'intention de poursuivre au-delà du semestre une expérience aussi féconde que transitoire. Je n'étais pas le pavé dans la mare des anciens régimes qui sortaient du CES, au mieux dès l'externat, voire de l'austère physique comme le premier titulaire de la Chaire créée au début de la IV^e République. Grâce à cet état d'esprit, je parvins rapidement à m'entendre avec son équipe et ses élèves. Il va de soi que la bête curieuse qu'était alors l'interne en radiologie était considérée presque partout comme un intrus nanti de privilèges démesurés par les messieurs - exceptionnelles étaient encore les dames - qui n'avaient pas choisi, eux, cette voie royale pour mener une carrière hospitalière au plus haut sommet. J'appris assez vite la partie photographique du métier. Je la trouvai rapidement plus intéressante que ne le laissait supposer a priori la pratique routinière de l'acte technique. La connaissance de la médecine clinique que je possédais permettait de bien poser les problèmes et la radiologie laisse le temps de bien interroger les malades. Ma culture anatomique, résultat de mes multiples préparations aux concours hospitaliers, me facilitait la tâche. J'établis des contacts privilégiés avec plusieurs collègues médecins et chirurgiens qui apprécièrent mes premières prestations.

Au bout de quelques mois, je me pris à considérer que la radiologie pouvait être un métier intéressant. Évidemment, le radiologue n'avait pas de responsabilités directes sur la prise en charge des malades. La thérapeutique en particulier lui échappait. Mon choix des postes dans les branches cliniques était encore médiocre pour un an. Il

fallait effectuer trois semestres pleins dans la discipline pour en valider la spécialité. Je vis un grand intérêt à poursuivre mon effort dans cette direction. Avoir une double compétence ne pouvait pas me nuire. On verrait bien après. La vie de l'interne des hôpitaux de Paris était belle quand on avait vingt-neuf ans en 1967.

PREMIÈRE GARDE AUX URGENCES MÉDICALES DE L'HÔPITAL COCHIN (MAI 1967)

L'organisation des urgences à l'Assistance publique à Paris, notamment à l'hôpital Cochin, reposait à l'époque sur deux internes de garde, l'un en médecine, l'autre en chirurgie, celui-ci entouré par un chef de clinique, un externe et un anesthésiste-réanimateur. L'interne en médecine devait, lui, se débrouiller seul.

Expérience formatrice certes, mais ô combien pénible pour un esprit scrupuleux ! Ce n'est que bien plus tard que le système de double garde dans les grands hôpitaux et que les services de réanimation spécialisés et de soins intensifs auront leurs propres « urgentistes ». Je pris, comme tous les radiologues, les gardes en médecine de l'hôpital Cochin. Je n'avais pas vraiment pratiqué la médecine de soins pendant deux ans, sauf à considérer les deux brefs remplacements de médecine générale effectués l'un chez mon père pour démystifier, l'autre chez un médecin de la vallée de Chevreuse qui habitait une somptueuse villa avec paons et piscine, en pleine canicule estivale. Avec mes conférences d'externat et mes cours aux élèves infirmières et kinésithérapeutes - j'enseignais maintenant la médecine - je n'avais pas tout oublié. J'espérais que les dieux m'épargneraient les cas trop compliqués. Les urgences se succédèrent aux urgences, ce samedi-là. Les vénielles comme les plus graves. Je passai ma première nuit d'insomnie totale, attendant la relève jusqu'à midi.

Je connaissais très mal les techniques de réanimation qui faisaient appel à la connaissance approfondie des perturbations de l'eau et des électrolytes du plasma sanguin. J'eus à me confronter avec l'une des plus dramatiques urgences qui puissent se présenter dans ce domaine, alors encore en défrichage. J'arrivai sans grand mal à faire le diagnostic de coma hyperosmolaire chez une femme de la cinquantaine atteinte d'un diabète sucré très grave. Même si la femme était bien soignée, le pronostic était mauvais et je savais que mes connaissances étaient insuffisantes. Je me fixai pour seul objectif de la maintenir en vie jusqu'à ce que mon successeur prenne la relève le dimanche midi. La nature humaine est résistante. À mon grand étonnement, j'y parvins. En fin de matinée, je vis arriver un médecin de la cinquantaine, petit de taille mais mince et droit comme un I, impeccablement tiré à quatre épingles sans ostentation toutefois, ses longs et raides cheveux blancs bien peignés, son visage creusé de rides tellement profondes qu'il faisait penser à une caricature de Moïse, et sa voix étonnamment grave, profonde, vibrante, qui faisait frissonner.

Après la période de silence durant laquelle il lut mon résumé d'observation et la pancarte, il parla lentement, élégamment, sans forcer le ton urbain de sa représentation. Je m'attendais à recevoir un déluge de sarcasmes motivés par mes errements thérapeutiques. Il n'eut qu'une phrase laconique : « Oui ! évidemment, tu n'as pas fait un traitement bien hypo-osmolaire ». Ô Roger Lévy, je t'aurais embrassé sur les deux joues. Il n'y avait aucune agressivité, aucun reproche, aucune vraie critique négative qui vous dépriment pour la semaine sinon la vie, mais un simple constat de la réalité qu'il saurait reprendre bien en main puisque je n'avais pas fait d'erreur par excès. Il avait la bienveillante attention de celui qui sait vis-à-vis de celui

qu'il sait ne pas pouvoir savoir. « *C'est jeune et ça n'sepoint!* », disait la vieille de Martigne.

Roger Lévy était l'un des assistants de Fred Siguier. On ne parle jamais de lui, mais ceux qui sont passés entre ses mains ne peuvent l'oublier. Roger, c'était mon père. Outre qu'il y avait certaines analogies physiques entre les deux hommes, aujourd'hui disparus, il y avait la même compétence, le même bonheur de soigner ses malades, la même angoisse sous-jacente et peut-être parfois la haine qui sourd chez ceux qui savent qu'il est impossible d'être parfait tous les jours de la vie, quand les malades les submergent par leurs exigences et leur ingratitude. Roger Lévy¹⁶, je ne l'apprendrai que plus tard, avait vécu un drame personnel. Il était ancien externe des hôpitaux de Paris, mais avait échoué à tous ses concours d'internat. Fred Siguier le prit en affection et le mit sur le même pied que ses plus grands assistants, Claude Bétourné, Pierre Godeau et Max Dorra. Roger avait fait une partie de la guerre dans l'armée américaine de libération. Il avait appris les techniques modernes de la réanimation qu'il sera l'un des tous premiers à appliquer à l'Assistance publique. Il savait traiter les comas hyperosmolaires des diabétiques.

PREMIÈRES PUBLICATIONS SCIENTIFIQUES

Le travail clinique de l'hôpital ne me suffisait pas. On travaillait certes le matin, mais très peu l'après-midi. Il n'était pas alors permis de soutenir avant la fin de l'internat une thèse qui vous donnait le titre de docteur en médecine et le droit de soigner à l'extérieur. Le sujet de thèse que j'avais demandé à Pierre Rigault s'était transformé en communication scientifique à la Société Française de Chirurgie Orthopédique et publié dans sa revue. Voir son nom pour la première fois dans la presse, spécialisée ou

16. J'ignore s'il fut la victime des lois antisémites de Vichy. Il était un homme « de gauche » comme son ami Léon Schwartzberg.

non, est un instant capital de la vie d'un existentialiste, notamment quand il est anxieux et peu confiant dans ses talents. En l'occurrence, j'étais associé à des orthopédistes prestigieux pour introduire la série la plus nombreuse de la littérature mondiale en matière de fractures du col du fémur de l'enfant, que j'avais su séparer en deux groupes de gravité très différentes.

Écrire des articles me paraissait être une activité plaisante et utile; voir son nom dans la presse médicale flattait ma vanité et surtout m'insufflait davantage de confiance dans mon savoir. J'étais encore intoxiqué par le style d'écriture dogmatique de la question d'internat. Dès mon arrivée chez Ledoux-Lebard, j'avais décidé de publier au moins un article par semestre. Tout patron a en réserve plus de sujets qu'il peut en exploiter lui-même. Je commençai par écrire des mises au point pour des revues de vulgarisation médicale. Nous nous entendrons bien, François-Charles Mignon et moi, pour que je collabore très tôt avec Le Concours médical, ma lecture favorite depuis le début de mes études médicales. Il m'offrit un débouché régulier et j'y resterai fidèle tout au long de mon exercice professionnel. Les grands scientifiques avaient beaucoup de mépris pour cette littérature, moi pas. Le médecin praticien a le droit de savoir ce qui se passe dans sa profession et le Concours était le plus lu des périodiques de l'époque. Il y en eut d'autres auxquels je collaborerai occasionnellement.

Mon premier article radiologique traitait des calcifications du pancréas. Ledoux-Lebard me conseilla de faire une recherche bibliographique au Centre Antoine Béclère, sis rue Péronnet, Paris 7^e, dans l'appartement de cinq pièces, cuisine et cabinet de toilette qu'avait habité le grand maître durant sa vie professionnelle. Il avait eu deux enfants, Claude, un gynécologue décédé dans la force de

l'âge, et sa fille Antoinette. Il n'y avait pas d'héritiers en ligne directe et sa principale raison de vivre se résumait à cette fondation reconnue d'utilité publique. Elle se tenait comme la prêtresse d'un temple dédié à la défense et l'illustration de la radiologie, créée et exercée par son génie de père jusqu'à sa mort en 1939. Je fus reçu comme une sorte de Messie par Antoinette Béclère, une femme sans âge, forte et lourde sans être vraiment obèse, sans réelle beauté ni soucis d'élégance, mais non sans charme, coiffée en permanence d'un chapeau à épingle, au verbe haut et dominateur, doublée d'une ombre en la personne évanescence de mademoiselle Vieillard-Baron, fluette et silencieusement écrasée par les personnages vivants ou fantomatiques peuplant ce lieu-saint, à l'évidence rarement fréquenté par les radiologues en exercice. Ce couple, néanmoins locataire d'un lieu voisin de la Nouvelle Fac' de la rue des Saints-Pères, à Saint-Germain-des-Prés, aurait pu sortir d'un roman de Charles Exbrayat ou intéresser un Claude Chabrol en manque d'inspiration provinciale. L'appartement austère et sombre, repeint en vert Véronèse, lourdement meublé en bois massif, comportait une grande salle sur les murs de laquelle était collée en lettres bâton brunes toute l'histoire de la radiologie internationale depuis 1885, des grandes figures pionnières jusqu'aux témoignages technologiques exhibés sur les murs et dans des vitrines. C'était à la fois art déco et maçonnerie dans son essence esthétique. Dans une pièce attenante, de volumineux casiers à couvercles convexes basculants contenaient une riche collection de fiches bibliographiques répertoriées et classées selon un système aussi artisanal qu'efficace, tapées par mademoiselle Vieillard-Baron sur une machine à ruban Underwood de musée. Ces archives étaient le résultat du travail d'un petit groupe de radiologues en

charge d'une revue exhaustive de la littérature mondiale, réunis en principe un soir de la semaine sous le parrainage de Guy Ledoux-Lebard, mais dont la productivité reposait essentiellement sur la puissance de travail et l'esprit méthodique de Jean-René Michel et de Guy Pallardy. J'eus droit, cependant que l'on me servait une tasse de thé et des petits gâteaux secs, à un déluge de confidences initiatives, plus mastiquées que distillées par Antoinette Béclère, sur l'état de délabrement dans lequel était tombée la radiologie depuis la mort de son père. Qu'un jeune et distingué interne des hôpitaux de Paris vienne là pour travailler sur le fichier donnait du sens à la démarche de cette femme, déchirée entre son patriotisme et le mépris à peine déguisé qu'elle manifestait à l'égard des cadres de la radiologie française, Ledoux-Lebard compris ; y échappait un certain Michel qui avait les qualités foncières de son père, à défaut d'en avoir le génie qui l'avait conduit à être aussi bien l'initiateur de l'immunologie que celui de la radiologie diagnostique et thérapeutique. Elle était en pleine préparation d'un ouvrage biographique bilingue français-anglais qu'elle présenterait à Madrid en 1973, lors d'un Congrès International de Radiologie. Ma première visite ne sera que le prélude à une longue période de fréquentation de ce Centre et de sa fondatrice, tous deux plus que respectables.

Mon article sur les calcifications pancréatiques paraîtra dans un numéro spécial de La Vie Médicale, richement illustré par les clichés que j'avais découverts dans le service de chirurgie voisin de Lucien Leger, un chirurgien pète-sec, petit par la taille mais renommé pour sa réelle compétence en matière de pathologie digestive. Il sera signé par quatre auteurs, selon la règle classique du mandarinat de la belle époque, par ordre hiérarchique décroissant : Guy Ledoux-Lebard qui m'avait confié le

sujet et relu le manuscrit, Guy Pallardy son adjoint qui avait entendu parler du projet, un chef de clinique en fait anatomo-pathologiste virtuellement présent mais toujours absent dans le service, et moi qui fermais la marche, mais fus reconnu comme une plume prometteuse pour l'avenir par le directeur de ce numéro spécial dédié à toutes les calcifications corporelles.



INTERNE À LA SALPÊTRIÈRE, (HIVER 1967-1968)

À la fin de mon semestre chez Ledoux-Lebard, j'avais décidé d'aller apprendre la sacrosainte radiologie vasculaire à l'hôpital Broussais chez le pape de l'époque, Jean Ecoiffier. La place avait déjà été prise au choix. J'eus un moment de panique. Où aller ? Pas question de rempiler pour six mois supplémentaires à Cochin. Là, on parlait beaucoup en bien, mais en se couvrant, en courbant la tête et en sourdine, d'un certain Jean-René Michel, ancien interne des hôpitaux de Paris, chef de la radiologie de la Salpêtrière. La place était libre. L'homme, un Limougeaud ancien joueur de rugby, était massif, athlétique, un peu empâté ; son tempérament sanguin devait s'accommoder de son regard vert assez froid. Il me reçut sans périphrases. Je lui fis part de mon désir d'apprendre la radiologie vasculaire : il me demanda comment je réalisais les clichés d'épaule de face. Il avait gagné car je n'en savais rien. Cet homme-là était la rigueur même. Il pourrait me demander n'importe quoi, y compris de régresser temporairement à

l'état d'étudiant.

Je ne garde pas un souvenir ému de la Salpêtrière. Très bel hôpital sur le plan architectural – la radiologie était sur le flanc de la fameuse chapelle - il était sinistre en hiver. Le monde médical était dominé par les neuropsychiatres qui vivaient entre eux la querelle de la formation à la psychanalyse didactique. L'ambiance était lourde chez Michel et je m'ennuierai ferme, non sans lui être reconnaissant de m'avoir forcé à devenir un bon manipulateur. Je connaissais la technique de la prise de clichés et comment les interpréter de façon systématique et logique, notamment les urographies intraveineuses. En fait, il était en exil à la Salpê et attendait avec impatience son retour à Necker pour lancer son nouveau service qui serait dédié à la radiologie urinaire pure et dure. Son chef de clinique, Jacques Masselot, sortait de la gastro-entérologie et apprit cette radiologie basique en même temps que moi. Je l'assurai en le quittant que, si je devais devenir radiologue, j'aimerais être son chef de clinique à Necker. Il en retint l'idée, sans rien me promettre. Il y avait beaucoup d'internes à la Salpê, je n'assurerai que quatre gardes dans le semestre.

Une nuit vers une heure du matin, je fus appelé dans l'une des bâtisses que l'on appelle Divisions - Mazarin, Carette ou autres – au dernier étage sous les toits. Je découvris un autre monde, stupéfiant à la vérité. Les lits de la salle commune étaient occupés par des femmes atteintes de maladies neurologiques incurables. Elles étaient grabataires, invalides et ne pouvaient vivre nulle part ailleurs qu'en milieu hospitalier. Leur isolement était total, peut être tolérable pour celles qui avaient totalement perdu l'esprit, apte à remettre en cause l'existence de Dieu pour celles qui étaient encore lucides.

Ma patiente vivait là depuis des dizaines d'années. Je demandai son dossier. L'observation était exemplaire. Elle avait été écrite à l'époque où les médecins étaient de grands littéraires. Tout ce que l'examen neurologique peut comporter d'étapes était minutieusement décrit avec une belle écriture, comme du temps de Charcot ou de Babinski. Le cahier d'observation s'arrêtait en 1952, soit plus de quinze ans auparavant. Plus rien jusqu'aux quelques lignes que j'écrivis en cette nuit de février 1968, sur la douleur thoracique qu'elle avait brutalement ressentie et qui avait alarmé l'infirmière. Je ne pouvais pas faire de diagnostic sans électrocardiogramme, or, il n'y avait pas d'appareil à l'étage, ni dans le bâtiment. Ceux qui connaissent la Salpêtrière savent ce qu'est une ville dans la ville. Il pleuvait des cordes cette nuit-là. L'infirmière mit une bonne demi-heure avant d'en dénicher un. Elle revint trempée jusqu'aux os, mais avec l'instrument miraculeusement en état de marche. Je me revois penché à la fenêtre jetant un regard oblique sur le coin au pied du bâtiment qu'elle devait contourner, glissant sur l'asphalte luisant éclairé par la lumière jaune d'un réverbère électrique, incroyable scène digne d'un film noir de Clouzot. L'infirmière n'exprima aucune plainte, aucun reproche de l'avoir expédiée dans ce voyage au bout de la nuit. Ses femmes étaient sa raison de vivre. À la limite, elle m'aurait remercié d'avoir accepté de faire si patiemment mon métier. J'avais vu de tels dévouements anonymes et cachés de tous, à Saint-Lazare et dans le secteur des encéphalopathes en pédiatrie.

INTERNE AUX ENFANTS-MALADES (ÉTÉ 1968)

Pour parachever ma formation radiologique, il me restait à effectuer un semestre de radiologie pédiatrique. Deux options se présentaient. Aller aux Enfants-Malades retrouver Jacques Lefebvre et sa valeureuse équipe dont je connaissais déjà presque tous les membres était une

solution confortable, mais pas vraiment une expérience originale. L'alternative consistait à choisir Saint-Vincent de Paul et le service plus petit et plus familial de Jacques Sauvegrain assisté de Denis Lallemand dont on disait grand bien. Je me trouvais devant un cas de conscience lié à l'impossibilité d'y échapper aux gardes d'urgence de médecine. Or, autant je pensais commencer à maîtriser suffisamment la médecine d'adultes, autant je me sentais totalement incompetent pour soigner en solitaire enfants et nourrissons dans cet hôpital très actif drainant les maladies les plus complexes. Jamais, je n'ai nié l'intérêt formateur des gardes, où qu'elles se passent. Toujours, j'ai pensé que c'était la grandeur et l'illustration de la responsabilité de l'interne que de les assumer, avec ou sans enthousiasme, mais sans rechigner. J'aurais accepté de tout cœur d'être de garde de pédiatrie générale tous les jours pour assister un spécialiste, comme si j'avais été un super-externe. Mais l'idée que je puisse tuer enfants sur enfants, pour la seule raison administrative d'effectuer une mission exigeant une compétence spéciale, non ! je ne pouvais pas accepter et je renonçai sans plus ergoter à me roder à Saint-Vincent de Paul. Des internes renoncèrent à se perfectionner en radiopédiatrie pour cette seule et respectable raison.

Le conflit ponctuel touchant au rôle de l'interne et la fonction de garde aux urgences témoignait de l'inadéquation du système hospitalier à l'évolution de la médecine. Nous vivions une époque de transition. Dix ans auparavant, la réforme hospitalo-universitaire proposée par Robert Debré instituait une médecine de professionnels plein-temps chargés de conduire des soins cliniques de haute qualité, de professer un enseignement plus profond et plus suivi et de lancer d'ambitieux projets de recherche. Ce nouveau système coexistait avec l'ancien qui avait fait la grandeur de la médecine française durant les

cent-cinquante ans précédents, mais qui plaçait le médecin dans les hôpitaux le matin et dans son cabinet privé le reste du temps. Cette dualité qui mettra encore une bonne décennie à s'éteindre, faisait se mélanger deux états d'esprit différents, une autre querelle des anciens et des modernes. Aux Enfants-Malades, Jacques Lefebvre, un AIHP qui avait renoncé à devenir chirurgien à sa première garde, était conscient du fait que cette inhibition honnête des internes en radiologie sans formation pédiatrique l'empêcherait d'être le creuset que la création récente de sa chaire de professeur justifiait. Il avait obtenu de la salle de garde que ses internes soient dispensés de toute charge impliquant le « *solitariat*¹⁷ » aux urgences médicales. Le gentleman-agreement imposait aux radiologues d'être en double d'un interne pédiatre l'hiver, quand il fallait faire face à la recrudescence des épidémies de maladies infectieuses ; l'été, il y avait une exemption totale de garde dont je bénéficierai à mon corps défendant.

LUDES ET INTERLUDES EN 1968 (MAI-SEPTEMBRE 1968)

Les Parisiens n'étaient pas conscients que la situation vécue quotidiennement par les étudiants et certaines catégories de médecins devenait de moins en moins tolérable. Je serais de très mauvaise foi si j'affirmais que j'avais prévu les événements de mai 1968, mais mon diagnostic sur l'état de la médecine universitaire était clair. Les étudiants en médecine, sinon tous les autres, n'étaient pas enseignés. Sauf dans quelques établissements privilégiés, ils désertaient une Faculté centrale unique qui leur proposait un enseignement hétérogène. Ils désertaient également les services hospitaliers le matin, parce qu'ils étaient de plus en plus laissés à eux-mêmes,

17. Néologisme proposé pour définir la solitude d'un responsable perdu dans un désert nocturne socialement peuplé.

faute d'encadrement et de motivation. Externes – et les plus motivés y parvenaient maintenant rapidement – leur assiduité était inversement proportionnelle à leur ancienneté. Je n'expliquais pas autrement le succès de mes conférences d'externat, ne serait-ce que parce que je leur prodiguais une attention responsabilisante. Mépris et Indifférence, ce couple de valeurs « mandarinales » s'opposait à celui des étudiants, fait d'Inconscience et d'Ignorance.

Je voyais, sans rien dire, mais avec la nausée de l'homme qui avait dû lutter des années pour obtenir ce titre débouchant sur une fonction, la fréquentation des services les moins structurés diminuer de plusieurs matinées par semaine. « *Chut!* me disait-on parfois. *Les externes travaillent l'internat!* »... Oui, mais partout sauf à l'hôpital et à la Faculté. Cela expliquait nombre d'échecs définitifs ou de succès trop tardifs pour garder un bon souvenir de sa préparation. On était nommé externe en deuxième ou troisième année de médecine. On préparait mal son premier concours qui avait lieu au début décembre, puis l'oral dont les résultats se proclamaient au printemps suivant. Reçu au premier concours, ce qui était toujours rare, on se ne savait pas grand-chose. Collé, on se remettait à préparer une deuxième session avec un train de retard. Les nominations les plus régulières étaient au troisième concours, mais on était reçu de plus en plus souvent au quatrième voire au cinquième et dernier essai. L'interne était un monsieur - encore plus souvent qu'une dame, mais la sex-ratio ne tarderait pas à s'égaliser sinon s'inverser - qui ne brillait pas par un excès de générosité gratuite. Fonctionnel à l'hôpital où il avait toutefois trop de malades sous sa responsabilité, ce qui était problématique lorsqu'il se voyait flanqué de mauvais externes, il disparaissait l'après-midi pour faire des ménages. Les contre-visites

globales pour le service se faisaient au tour de bête. La confection des listes de garde en médecine était d'autant plus conflictuelle que les internes étaient plus nombreux dans un hôpital donné et qu'il fallait penser au programme des vacances. Les internes en chirurgie étaient habitués à avoir des gardes fréquentes, mais ils y apprenaient leur futur métier. Les plus mal lotis étaient les internes des services d'obstétrique, de garde un jour sur deux dans un hôpital comme Beaujon où je retrouverai plus tard mon premier externe. Il n'était plus question de rendre des services à titre gratuit ou à des tarifs dérisoires. Les directrices d'écoles d'infirmières se désolaient de ne plus trouver suffisamment de professeurs traditionnellement fournis par l'internat, sans essuyer des avanies : « *pas d'intérêt, pas de considération, pas d'argent* ». Certes, cette caricature ne correspondait qu'à une minorité, mais elle était assez forte pour déstabiliser l'ambiance qui régnait entre médecins, infirmières et petit personnel soignant ou non. Un médecin hospitalier sans ses infirmières n'est rien, mais il était de bon ton de ne pas en tenir compte. L'Assistance publique payait très mal et faisait travailler intensivement six jours par semaine des filles qui étaient censées se sacrifier au nom de la vocation, bien contentes quand elles réussissaient à mettre le grappin sur le médecin et le traîner à la mairie.

Par ma femme, je connaissais bien l'évolution de la mentalité des infirmières selon qu'elles étaient montées par le rang à partir de la promotion professionnelle ou sortaient des écoles d'infirmières de la Nouvelle Vague. Elle fit donc partie de la première promotion des surveillantes sorties de la nouvelle École de Cadres de la Salpêtrière dirigée par Yvette Spadoni. Le professeur Denys Pellerin, successeur de Marcel Fèvre à la Chaire de Chirurgie Infantile, aurait voulu qu'elle devînt sa surveillante mais

il n'avait pas de poste pour elle. Elle l'informa de son choix du service des nourrissons du Pavillon Grancher, dirigé par le bon professeur Seringe. Il en prit acte, non sans regret. Lortsque j'arrivai, interne, aux Enfants-Malades, elle était bien installée dans ce nouveau rôle qui lui allait comme un gant. J'étais rempli de fierté.



L'année 1968 avait commencé avec le triomphe de Killy aux Jeux Olympiques de Grenoble, mais aussi avec le conflit larvé, puis ouvert, opposant Henri Langlois et sa Cinémathèque aux pouvoirs publics, désireux de mettre la main sur ce trésor qu'il avait pourtant réuni, mais qu'il entretenait mal. Je suivais dans Combat ce qui allait devenir la trigger zone française d'évènements internationaux infiniment plus graves partis de Berlin-Ouest, Pékin et Berkeley, pour s'achever à Mexico, durant les J.O. d'été, où Tému et Woldé se disputeront au sprint l'arrivée du 10000 mètres, Colette Besson gagnera le 400 mètres et le titre de saut en hauteur consacra l'inédit Fosbury Flop. J'avais repris des forces avec une semaine de sport d'hiver à Zermatt avec les Mignon, père et fils, et quitté avec soulagement la Salpê pour un environnement pédiatrique beaucoup plus souriant où j'étais le bienvenu et où ma femme était bien installée et heureuse. Le 27 avril, je saluai mon entrée dans le statut romain de l'homo vir, mais je me sentais encore un adolescent inachevé en passe d'entrer

dans la tranche des adultes : j'avais encore trop à apprendre et toujours pas d'enfant.

La contestation allemande avec Rudy Düsckhe et Dany-le-Rouge grondait. L'atmosphère à Paris devenait de plus en plus électrique. Des manifestations de masse se succédaient, pratiquement quotidiennes, sur la place du 18 juin et les boulevards afférents. Je me rendais à pied à l'hôpital et avais tout le loisir de voir la parfaite organisation des cortèges qui, pour éviter les échauffourées avec une police encore spectatrice, se découpaient en phalanges contenues par des lignes d'individus bien serrés les uns à côté des autres par l'enlacement de leurs bras, tournant le dos aux manifestants défilant à l'intérieur du carré ou du rectangle ainsi bouclé et protégé. Je n'ai vécu les évènements préliminaires du Quartier Latin que par la presse écrite et la radio. Mon beau-père m'informe de ce qui se passe dans ce quartier qu'il observe de son balcon du 12 de la rue de l'Université. Oublieux qu'il était de ses handicaps physiques, séquelles de son mal de Pott traité par une greffe d'Albee et d'abcès du psoas qui ont sclérosé les tissus du bassin et des hanches, rajeuni par une ambiance désinhibée qui gagnait tout le monde, il se mit à galoper, Yashica à la main tel un reporter de l'agence Cappa¹⁸, aux cotés des manifestants et des CRS, insensible aux gaz lacrymogènes.

Je passai la journée du 13 mai 1968 à l'hôpital, cependant que se constituait dès le matin une énorme manifestation d'un million d'individus, défilant de la République à la place Denfert-Rochereau¹⁹. Je dînai rapidement chez moi pour

18. Les photos de cet article représentent les barricades de la faculté de médecine annexe des Saints-Pères, et du Quartier latin. Photographient prises par M. Louis Guillaume, collection Michèle Moreau.

19. « 1er avril 1968. Je sors d'un semestre sinistre à la Salpêtrière. Je suis interne en service de radio pédiatrie de Jacques Lefebvre aux Enfants-Malades. Trois semaines plus tard, à mon corps défendant faute d'avoir une personnalité taillée pour cela, j'occupe le fauteuil

être à vingt heures dans l'immeuble de l'American Aid Foundation, juste devant l'entrée de l'hôpital Cochin ; c'est là que je donnais mes conférences d'externat, comme la plupart de mes collègues le faisaient depuis des lustres. J'y allai à pied suivant l'itinéraire qui allait du carrefour Vavin à l'Observatoire. Je croisai obligatoirement le boulevard Raspail que descendaient tous les manifestants. Je vis Fernand Choiseul, installé dans une DS 19 sur le trottoir de l'avenue Denfert-Rochereau, qui, de reporter sportif,

d'économiste d'une salle de garde spécialement tonique, fonction à laquelle je finis par m'adapter grâce à cet air léger qui se dégage d'un Paris en effervescence. Puis, cependant que les manifs se sont multipliées ici ou ailleurs, survient la nuit des barricades du 10 mai. Mon beau-père qui habite près de la nouvelle fac, suit cela avec passion et multiplie la prise de photographies qu'il tire lui-même en amateur éclairé. « Lundi 13 mai. C'est pour moi le début de la conférence de Paris sur la guerre du Vietnam. Sur les 20 heures, je me rends à pied pour assurer ma conférence d'externat à l'American Aid Foundation, en face du portail de Cochin, rue des Fossés Saint-Jacques. Je croise les files interminables de ceux qui ont manifesté jusqu'à Denfert-Rochereau et vont occuper les universités. Je fais travailler la moitié fidèle de mes étudiants et je crois avoir été, ce jour soir là, le dernier des conférenciers d'externes parisiens. « Le lendemain, mardi 14 mai, une forte partie mélangée du personnel des deux hôpitaux Necker et Enfants-Malades, pour la première fois unie dans une action commune alors qu'ils s'ignoraient jusque-là, se soulève contre l'ordre établi. Nombre de médecins, d'infirmières, de laborantins, d'aides-soignants... se retrouveront dans l'amphithéâtre Robert Debré de la Clinique Médicale Infantile où j'avais passé l'oral de l'externat. Je suis là encore très motivé par mon opposition au concours de l'externat parce que les étudiants en médecine n'ont pas à être exclus de la formation hospitalière que la fonction apporte. Moraliste peut-être outrancier mais je l'assume, je considère que les externes des hôpitaux de Paris voire les internes, quand ils rechignent à prendre une garde ou effectuer leur contre-visite, n'ont plus le respect de leur titre car, trop souvent, ils négligent des fonctions dont j'ai été frustré durant toutes mes études de médecine. Six années de thrombose des couloirs, quand on a tout fait pour ne pas l'être, marque le stagiaire du saut de l'infamie indélébile. « Je prends la parole pour exprimer à la fois mon refus de la démagogie dans la vie hospitalo-universitaire et mon indignation devant le fossé qui s'est établi entre les élites et les actifs de base : « *Moreau sait des choses que nous ne savons pas !* », exprima très justement ma chef de clinique, Madeleine Labrune, une ancienne rennaise comme moi. La déléguée de la CFTC - une kinésithérapeute, nous nous connaissons bien -, sensible à la tonalité humaniste de mon argumentation, me soutient publiquement, quand je demande qu'on ne *kadarise* pas la jeunesse, comme ce fut le cas en Hongrie en 1956. Je perçois alors un bref moment de décontenancement chez Denys Pellerin qui est présent dans l'amphithéâtre. Il s'exprime sans aucune ambiguïté et avec violence contre le mouvement contestataire. Le libéral est néoconservateur. Pour des raisons totalement indépendantes de ces événements, je n'aurais plus jamais de relation directe avec lui pendant des décennies. Sur ma suggestion, ma femme, alors surveillant de Philippe Seringe, travailla fort dans le Comité d'Action du groupe hospitalier. Elle se souvient du rôle spécialement efficace du directeur, M. Cour, pour réfréner ses *dromadaires*, comme il appelait les surveillantes générales, devenue haineuses quand le vent tournera de nouveau vers la droite. Elle aurait dû être la surveillante générale de Denys Pellerin mais, par ce qu'elle voulait assurer une maternité récalcitrante déclarée, obliquera vers le monitorat à l'école de Cadres dirigée par Mme Yvette Spadoni. Je crois savoir qu'il en sera déçu. »

était devenu celui des manifs sur Europe n°1. Il donnait un bulletin qui annonçait que les manifestants allaient occuper les Facultés du Quartier Latin. Je restai, inhibé pendant quelques minutes, à contempler sans comprendre la descente d'un carré impeccablement pythagoricien de jeunes gens des deux sexes bardés de drapeaux noirs et hurlant les slogans insurrectionnels du moment. Je pensai aux légions de Jules César quand d'autres y voyaient des phalanges nazies ou des sections trotskistes.

Dans le bâtiment de l'AAF, toutes les salles avoisinantes étaient vides d'étudiants et de conférenciers; seule la mienne était occupée par la moitié de mes élèves. Nous discutâmes de la manifestation et des événements pendant quelques minutes, avant de reprendre le cours régulier de mon enseignement. Je ne serais pas étonné d'apprendre que j'aie été le dernier conférencier de l'histoire du concours de l'externat et, par le fait, de l'avoir enterré lui-même par ce baroud d'honneur. Le lendemain, la grève estudiantine était générale. Le concours de l'externat sombra définitivement dans le fracas de mai 1968. Qui d'autre que moi aurait pu s'en réjouir davantage? La grève resta universitaire pendant quelques jours.

Le mercredi après déjeuner, je me rendis à l'hôpital Lariboisière pour donner mes cours hebdomadaires aux « petites bleues ». Dès mon entrée dans la cour, je fus arrêté par le chirurgien orthopédiste Jean Krivine et un élève-infirmier, tous deux connus pour leurs sympathies communistes. J'appris qu'une partie des élèves de l'école venait de se déclarer en grève. Ceux à qui je devais faire cours ne suivraient le mouvement que si j'acceptais de surseoir à mon enseignement. J'aimais la politique, mais je n'avais jamais étudié ni la stratégie ni la tactique politicienne, notamment dans leurs formes subversives. J'avais un grand ascendant sur mes élèves, comment en

douter après un tel geste de soumission ? Si j'avais décidé de faire mon cours comme je m'y apprêtais, elles auraient rempli l'amphithéâtre pour le suivre. La brutalité de ma réaction m'étonna au plus profond de mon être. Non seulement je me ralliai à la grève, mais je la justifiai et je la glorifiai dans un discours improvisé qui eut un énorme impact sur un mouvement qui venait de naître spontanément, mais était encore ectoplasmique. Elles ne savaient pas vraiment pourquoi elles se mettaient en grève, mes petites bleues. J'allais le leur expliquer.

Quelques semaines auparavant, j'avais été choqué par le contenu partialement critique d'un article de Fred Siguier paru dans La Revue de l'Infirmière et de l'Assistante Sociale que lisait régulièrement mon épouse. L'éminent interniste de Cochin, qui adorait les infirmières, jugeait de façon très pessimiste la qualité et la pertinence de l'enseignement qui leur était donné par les internes. J'avais alerté le Comité de l'Internat qui s'en fichait royalement, mais me donna quitus pour leur soumettre un dossier argumenté. Je visitai une bonne douzaine d'écoles et m'entretins longuement avec leurs directrices. Je rédigeai un rapport qui fut soumis à Siguier et publié en réponse sous une forme « *débarrassée de mes complexes qui n'intéressaient personne* », me dit-on avec la délicatesse des récupérateurs, plus prédateurs qu'innovateurs²⁰. Mon discours commença par le résumé de ce dossier. J'apportais des arguments techniques faciles à assimiler à une dialectique à la Danton, soutenue par mes talents d'orateur maintenant confirmés. L'appel à la révolte ne pouvait que suivre et être suivi dans l'enthousiasme. Même la directrice de l'école de Lariboisière était favorable à mon impulsion dont elle connaissait les racines. Je fus alors sollicité par les meneurs qui me demandèrent si

20. G Ferrey, JF Moreau. À propos de l'enseignement dans les écoles d'infirmières. Rev Inf Ass Soc. 1968, 7, 1-6.

j'accepterais de les suivre jusqu'à un amphithéâtre du nouveau CHU de la Pitié. J'y réitérai avec la même fougue devant les délégations de toutes les écoles paramédicales avec le même succès. Le soir, j'allai jeter un œil sur la cour de la Sorbonne où se déchaînaient les musiciens des Haricots Rouges, au complet sur une estrade.

Le lendemain matin, le jeudi 16 mai donc, le feu s'installa aux deux hôpitaux Necker et Enfants-Malades, pour une fois réunis dans un même combat qui évitera de dégénérer en guerre civile moralement armée. De nombreux médecins et infirmières se mirent en grève et constituèrent un comité dont le nom m'échappe. Leurs idées étaient généreuses, mais la panique régnait partout.

Comme pour bien des Français, mai 68 fut un psychodrame dont on aime rarement parler à titre individuel. Je l'ai vécu intensément, passionnément, douloureusement. Il ne pouvait en être autrement car, dans la révolte des étudiants, je revivais toutes mes études de médecine et leurs frustrations castratrices. Les Professeurs de médecine, ces mandarins, pour la plupart respectables sinon innocents, étaient tous issus d'un système hérissé de difficultés et d'embûches qui, une fois celles-ci surmontées, les avait placés très tôt dans le compartiment étanche de l'élite. Ils ne connaissaient pas comme moi la misère des étudiants lambda. Les étudiants de base ne voulaient pas leurs peaux. En fait, les patrons ne risquaient rien, en tout cas physiquement, dans cet affrontement avec ces derniers, mais ils ne pouvaient pas le comprendre et encore moins admettre cette carence. Les infirmières ne voulaient pas davantage lyncher les médecins, elles voulaient leur considération et davantage de participation reconnue dans les soins du malade. J'ai bénéficié comme beaucoup d'autres des décrispations sociales de 68. Mais, professeur d'hygiène des petites bleues, je n'ai jamais admis le

débraillé ni la perte du sens de l'hygiène pastorienne. Non plus que la perte des repères que constitue le tutoiement systématique du personnel hospitalier non médical dans les deux sens. Les fonctions sont définies par les titres et une hiérarchie au service des malades d'abord.

Rares furent ceux qui affrontèrent Mai 68 sur plusieurs terrains en même temps. La radiologie ne put faire autrement que de vibrer sous le vent de la contestation. La douzaine et demie d'internes en radiologie avaient fondé une association corporatiste destinée à muscler leur défense ; elle était présidée par François Eschwège qui, avec André Bonnin, avait à se mesurer aux électroradiologistes sortis du rang de chez Guy Ledoux-Lebard et menés par François Bachelot, un radiothérapeute, futur député éphémère du Front national. Dans les interventions publiques passionnées du moment je faisais rire lorsque je me présentais « Moreau, interne, Enfants-Malades ». L'enfant malade reprochait aux internes en général de pervertir leur « bâton de maréchal » en oubliant qu'un titre n'est validé que par l'exercice d'une fonction. Dans les spécialités médicales et chirurgicales, nul ne pouvait contester que l'internat était une voie royale vers le mandarinat pour ceux qui voudraient concourir aux fonctions hospitalo-universitaires plein temps, et justifiait honoraires élevés et dépassements permanents pour notoriété ; certains oubliaient que gardes et contre-visites font partie intégrante du contenu validant. On discernait la fracture de générations entre les anciens purement cliniciens et les modernes qui devaient faire une place à la recherche en laboratoire et à l'enseignement de Faculté. Certains allèrent très loin dans leur rejet du système, en se présentant « XYZ, ex-interne des hôpitaux de Paris », sans pour autant démissionner de leurs postes, oubliant et le prestige du titre et l'impérissabilité de la fonction -

en 1968, parut un San Antonio dans lequel l'inspecteur Bérurier s'installait comme médecin « Ancien Interne des Hôpitaux de Paris ».

Les internes en radiologie avaient, eux, à conquérir leur place, ils la méritèrent par leur travail et leur motivation à assurer des objectifs élevés en matière d'enseignement. La radiologie tirera le meilleur profit de mai 1968. Le principe de la division entre radiothérapie et radiodiagnostic était entériné malgré un tronc commun de première année. Le programme d'enseignement effectif des radiodiagnosticiens s'étalait et s'approfondissait sur deux années et demie. Les internes devaient, comme les autres, apprendre la théorie du radiodiagnostic, la manipulation pratique des installations et justifier de leur science en passant le tronc commun et le National. La radiologie française de l'époque se révélait être la plus en avance des disciplines médicochirurgicales comme les avait voulues Robert Debré. Emmenés par le Parisien Victor Bismuth et le Montpelliérain Jean-Louis Lamarque, les nouveaux « agrégés bi-appartenants plein-temps » avaient fondé le Club '66 présidé par Jacques Lefebvre, qui imprégna l'esprit des réformateurs à l'échelle nationale. Aussi, dès la rentrée d'octobre 1968, les radiologues purent ils se présenter avec un nouveau CES et un programme d'enseignement directement inséré dans le cursus des premières années des études de médecine. Elle ne savait pas encore quel avenir s'augurait devant elle, mais je crois pouvoir affirmer que c'est grâce au travail accompli durant ce semestre crucial par tous ses protagonistes depuis l'étudiant de base jusqu'au grand professeur, qu'elle pourra gagner contre toute défense le combat des hautes technologies, ouvert dans l'anonymat à Madrid cinq ans plus tard, aujourd'hui consacré par la banalisation des ultrasons, des scanographes et autres IRM. Jean-René Michel en prenant

la direction de l'école des manipulatrices de la Salpêtrière donnera également un nouveau style à la collaboration entre les différents corps de métier.

De quoi fut-ce la conséquence ? L'exaltation croissante au contact d'une jeunesse ardente et vite déjantée ? La participation passionnée à des actions trop violemment affectives en vue desquelles je n'avais pas été préparé, faute d'avoir imaginé qu'elles auraient pu m'être imposées ? L'insomnie subaiguë conjugquée à l'hypoglycémie d'un révolutionnaire amateur vite débordé et trop souvent à jeun par des jeunes devenus plus extrémistes que moi et vite opposés à mes idées bientôt réactionnaires ? La rencontre d'êtres humains de tous genres suscitant l'empathie et la foire ? Le samedi soir de cette semaine du 13 mai, je rencontrai un de mes élèves de mes conférences d'externat, Garion²¹, avec sa fiancée, également étudiante en médecine, sur le trottoir de la rue des Saints-Pères en face de la porte d'entrée de la Nouvelle Fac' totalement inféodée au « pouvoir étudiant ». Il faisait partie d'un petit groupe de la Pitié que j'aimais beaucoup de par leur apparente décontraction persifleuse et leur désir d'apprendre sérieusement un métier de médecin dont ils ne connaissaient rien. Je leur fis part de mon adhésion à la réforme de l'externat pour tous, ce qui les réjouit. Ils m'emmenèrent prendre un verre dans un cabaret du centre de Paris, « Le Caveau²² » où son groupe et lui sympathisaient avec des artistes. Ce soir-là, il y avait un bon chanteur de leur âge qui s'accompagnait de sa guitare. Tout notre répertoire commun y passa jusqu'à bien

21. Je ne le revis que l'année suivante alors qu'il m'avait invité à le voir jouer dans une pièce de théâtre dans un rôle principal avec beaucoup de talent. J'ignore s'il a persisté ou non dans la médecine. C'était un type bien. J'espère qu'il a vécu une vie heureuse, tant sa personnalité était séduisante, comme l'était aussi sa fiancée.

22. Je crois me rappeler qu'il était situé dans le IV^e arrondissement mais je m'y étais laissé conduire sans prêter attention à l'itinéraire et je n'y suis jamais retourné.

après minuit. Nos deux voix s'accordaient parfaitement. Notre seul désaccord était son déplaisir à l'idée de chanter Dutronc²³ et « *Paris s'éveille* » que j'ai toujours adoré. Garion n'en revenait pas de me voir enfin « décoincé ».

J'ignore pourquoi et comment je retournai à la Nouvelle Fac pour y passer la nuit. Je parcouru les combles de ce très beau bâtiment « art déco » squatté par une multitude de jeunes gens des deux sexes qui forniquaient à qui mieux mieux sous des sacs de couchage dans une atmosphère enfumée. Fut-ce l'effet du shit respiré à l'étage où se trouvaient le Musée Orfila et ses objets anthroposociologiques des plus nécrophiles ? Je me mis à halluciner le matin et me décidai à sortir du bâtiment. Je trouvais là un radiologue avec qui j'avais beaucoup aimé travailler quand nous étions chez Ledoux-Lebard. Je lui demandai s'il accepterait de remonter avec moi jusqu'à cet étage. Il constata qu'il n'y avait rien de psychédélique qui puisse m'inquiéter.

Très vite, je me déconnectai de la réalité et me retrouvai à clochardiser dans Paris à la recherche incohérente de je ne sais quoi jusqu'à la frontière Nord de la Rive droite où je n'avais rien à faire. Très curieusement, il suffit que je consulte un calendrier de 1968 pour que je me remémore toutes mes pérégrinations dans la capitale, que je les reclasse dans l'ordre chronologique. De même reviennent à ma conscience nombre d'intuitions fulgurantes qui me serviront plus tard de guide vers le succès stratégique ou tactique devant d'autres challenges positifs que pose toute existence active, dans la recherche notamment., alors que je vivais dans la hantise d'être empoisonné par le LSD, que j'oubliais de boire et manger, ma femme, au retour de Necker, me surprit, habillé de ma vêtu de ma

23. Je suis Dutronc, pas Antoine, faute d'avoir l'esprit hippy type marine à voile.

tenue d'officier de réserve et coiffé de mon képi, prêt à aller prêcher la bonne parole au Val-de-Grâce, ou pire, à la Sorbonne! Elle fit d'urgence appel à nos amis Patrick et Catherine Segond qui trouvèrent immédiatement une solution miraculeuse qu'ils eurent beaucoup de mal à m'imposer. Segond avait un ami, collègue futur psychiatre, Olivier M***, qui accepta de me faire hospitaliser dans le service de gynécologie (sic) du professeur Albert Netter..., à l'hôpital Necker, un mandarin totalement dépassé par les événements qui m'ignorera pendant les dix jours que je passai chez lui! Cet avatar psychédélique de ma vie jusque-là cartésienne m'évita ainsi le naufrage d'un internement à l'hôpital Sainte-Anne, sinon inéluctable à très court terme. Une goutte d'eau qui aurait fait déborder un vase rempli d'amertume aux conséquences incalculables mais sûrement catastrophiques, application pratique de la théorie mathématique de René Thom sur la foule des intellectuels survoltés peu portés sur la nostalgie de l'uniforme, non plus que celle des forces de polices face à son port illégal, un vrai chiffon rouge devant l'œil du taureau furieux. Un soir de la semaine suivante où je dinais dans la salle de garde et ayant entendu dire que l'Ancienne Fac' manquait de matériel, j'avais mobilisé une ambulance de Necker et l'interne de garde pour descendre en plein boulevard Saint-Germain chercher des blessés hypothétiques en échange d'un stock de masques d'Ombredanne récupéré aux Enfants-Malades. Je m'étais retrouvé entre la foule des émeutiers et une charge de CRS, dans un espace bombardé par des pavés et saturé de gaz lacrymogènes. Les deux camps étaient alors en guerre civile et on ne plaisantait pas dans la dentelle.

Je sortis de la crise meurtri, épuisé, déstructuré en partie, avec l'impression d'être transformé en zombie. En fait, le soutien de ma femme, de ma famille, de mes amis intimes

et des collègues de la salle de garde des Enfants-Malades qui m'avait choisi comme économe – un homme aux pouvoirs dictatoriaux dont il fallait user avec intelligence et modération - et avait refusé ma démission à mon retour de Bretagne – j'avais été envoyé au vert jusqu'à la rentrée de septembre - me donna les forces nécessaires pour refaire surface. Je pus reprendre le cours de ma vie d'interne sérieux et appliqué, avec plus de poids dans la cervelle ainsi qu'une moustache éphémère – elle faisait commun, m'assassina ma grand-mère !

Ce que j'avais vécu aurait pu, sinon dû, mettre un terme à ma carrière hospitalière, comme cela affecta certains qui, trop romantiques ou trop opportunistes, avaient choisi le mauvais camp et sous-estimé le retour de manivelle gaullo-pompidolien. Je retiens dans ma mémoire que le dernier bastion de la révolte étudiante sera la Faculté de Médecine de la rue des Saints-Pères, nettoyée et fermée le 5 juillet, et que j'ai suivi la victoire de Jan Janssen sur van Springel dans le plus surréaliste des Tours de France jamais télévisés. En fait, une fois le recul pris sur la crise événementielle et ses psychodrames, je me sentis libéré par tous les défoulements que j'avais vécus seul ou accompagné par des étudiants, des collègues ou des inconnus rencontrés çà et là pendant deux mois.

